

New Europe College Yearbook 1999-2000



CĂTĂLIN CIOABĂ
OVIDIU CONSTANTIN CRISTEA
MIHAELA CZOBOR-LUPP
MĂDĂLINA DIACONU
ȘTEFAN GHENCIULESCU
SORIN IONIȚĂ
MARIUS LAZĂR
GEORGIAN TIBERIU MUSTAȚĂ
TOADER NICOARĂ
IOAN I.C. OPRÎȘ
ROBERT D. REISZ

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright © 2003 – New Europe College

ISBN 973 –85697 – 7 – X

NEW EUROPE COLLEGE

Str. Plantelor 21

023971 Bucharest

Romania

Tel. (+40-21) 327.00.35, Fax (+40-21) 327.07.74

E-mail: nec@nec.ro



ȘTEFAN GHENCIULESCU

Né en 1972, à Bucarest

Doctorant à l'Université d'Architecture et d'Urbanisme « Ion Mincu », Bucarest

Assistant à l'Université d'Architecture et d'Urbanisme « Ion Mincu », Bucarest
Éditeur de la revue « Arhitectura »

Stages pédagogiques et de recherche à l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc de Wallonie de Liège, Belgique

Stages pédagogiques et de recherche à l'Université Technique de Karlsruhe, Allemagne

Articles parus dans des revues d'architecture
Auteur de projets d'architecture, d'urbanisme et de design

BUCAREST DANS LE CONTEXTE SUD-EST EUROPÉEN

FORMES ET CULTURES URBAINES

Introduction

Une ville ancienne ressemblant à un immense village, mélange hétéroclite de styles et de régimes d'hauteurs, avec des jolis bâtiments entourés de bicoques ; des rangées grises et interminables d'immeubles d'appartements entourés de terrains vagues, culminant avec les opérations délirantes de l'époque Ceaușescu ; enfin, l'invasion des échoppes, enseignes et panneaux publicitaires, des façades aveugles en verre-miroir, des ordures et des chiens vagabonds, qui semble caractériser les dix années passées depuis la chute du régime totalitaire : tels sont les clichés (reposant en partie sur une réalité objective) qui définissent aujourd'hui en grande partie l'image de la ville de Bucarest. Pourtant, même ceux qui la détestent reconnaissent les qualités de certains fragments urbains. C'est donc bien un aperçu unitaire de la ville qui manque, un ensemble structuré d'images symboliques comme expression de la « personnalité » de la ville.

A travers le monde, la réalité urbaine d'aujourd'hui, qui tend vers un ensemble dilué et informe d'objets disparates et de réseaux de plus en plus complexes, n'a plus beaucoup en commun avec la ville « traditionnelle » (un terme qui comprend maintenant aussi les métropoles mythiques du dernier siècle). Dans ce monde urbain généralisé, le sentiment d'appartenance à une ville et les représentations de celle-ci s'accrochent surtout aux centre historique : dans ce paradigme du « retour à la ville », on essaye d'assurer la sauvegarde des ensembles urbains anciens, regardés comme lieux de mémoire et de beauté. L'étude de leurs formes est aussi censée (dans un courant de pensée assez utopique) nous réapprendre à bâtir des villes.

A Bucarest, c'est bien ce « cœur » chéri de la ville qui semble difficile à saisir. L'état actuel de la ville, ainsi que les problèmes d'adaptation à une société urbaine d'une population provenant en grande partie du monde

rural ont aussi un rôle à jouer dans une image globalement négative (et qui contribue à la continuation des interventions brutales et à l'absence d'un véritable projet de ville). Mais cette image devrait aussi être analysée dans une perspective historique. La permanence ou la disparition de certains types d'attitudes par rapport au passé, ainsi que l'évolution des manières de vivre et de construire en ville font partie d'une identité urbaine.

Essayer de « comprendre la ville » ne peut donc se résumer à répertorier les caractéristiques des constructions et des espaces anciens ou nouveaux. Il faut prendre en compte l'articulation des formes et des pratiques sociales. Dans ce sens, l'étude présentée ici cherche à déchiffrer et à décrire, de façon fatalement incomplète, quelques éléments essentiels de l'identité urbaine de Bucarest. La période étudiée (du début du XIX^{ème} jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle) est celle des changements fondamentaux de l'époque moderne.

Une grande partie des études spécialisées qui se concentrent sur Bucarest prend en compte surtout, et parfois de façon exclusive, le contexte « national » et l'apport des modèles occidentaux. Si on ne peut pas isoler une capitale des caractéristiques des villes du même pays, on ne saurait non plus ignorer le contexte culturel d'une région, à laquelle l'histoire de la ville est tellement liée. Il m'a semblé donc nécessaire de situer l'évolution de la ville dans le contexte de l'Europe de sud-est. L'essai s'inscrirait ainsi dans une discussion plus générale sur l'existence et les caractéristiques d'une culture urbaine « balkanique ».

Le problème des découpages de la recherche. Le concept d'identité urbaine

Il y a, en dehors de l'urbanisme opérationnel, qui représente un ensemble de techniques et de réglementations concernant l'aménagement et le contrôle du développement des agglomérations¹, des types de recherche, essayant la construction des théories de l'urbain, et qu'on peut répartir, de manière très grossière, en deux grandes catégories : l'étude des formes matérielles et celle des formes immatérielles de la ville.

La première, portant le nom générique de morphologie urbaine (par analogie avec les éléments de la grammaire et de la biologie), intéressant surtout les architectes, pourrait être défini comme l'étude des régularités

de la forme urbaine physique. Il s'agit d'une réhabilitation de la perspective historique, suite à la réaction contre les problèmes engendrés par l'application des principes de l'urbanisme moderniste². Les parties élémentaires de la ville – le parcellaire, les constructions, les espaces libres, le réseau des rues, ainsi que leur évolution et leurs relations sont analysées et classées, en définissant en conséquence des typologies.

L'étude des « formes immatérielles », c'est-à-dire des formes de la vie urbaine, des communautés et des relations sociales appartient par contre à des catégories spécialisées des sciences humaines classiques : la géographie urbaine, l'histoire, la sociologie et l'anthropologie urbaine.

Si une description globale d'un organisme si complexe que la ville semble bien impossible (sinon à un niveau de généralisation et d'abstraction qui devient peu opérationnel), l'articulation entre ces différents domaines parcellaires pose aussi des problèmes : le phénomène urbain n'est ni une juxtaposition des niveaux et des catégories de la réalité, ni la conséquence des déterminations univoques des éléments.

Par exemple, en ce qui concerne la morphologie urbaine, il y a le risque de la séparation de la structure physique de la réalité sociale, ainsi que l'histoire du cadre urbain par rapport à l'histoire de la société. L'amour et la nostalgie des belles villes anciennes risque de nous faire passer bien vite du type (instrument de connaissance) au modèle (catégorie opérationnelle et normative). Les analyses morphologiques, opposées à l'idéologie de la table rase du Mouvement Moderne, sont irremplaçables en vue de la réhabilitation et des interventions dans les tissus historiques. En même temps, elles ont aidé à l'apparition des courants qui nient en bloc les formes de la modernité. On oppose trop souvent à l'utopie progressiste une utopie conservatrice de l'impossible retour à la « bonne » ville de jadis. D'autre part, il reste encore à définir les instruments d'analyse morphologique pouvant être appliqués aux formes de la métropole et de la conurbation contemporaine.

En ce qui concerne les autres types de recherche, beaucoup moins sensibles à la séduction des « belles formes », le risque apparaît de considérer la configuration physique, l'espace urbain, uniquement comme une localisation ou bien un produit, une projection matérielle des relations sociales, des idéologies ou des données anthropologiques. La forme de la ville, avec son héritage de monuments et d'autres éléments moins visibles, avec ses continuités, superpositions et collisions, reste pourtant la manifestation la plus évidente et permanente de l'urbain. Dans ce

sens, il faudrait la considérer non seulement comme une expression, mais aussi comme un des éléments générateurs de la vie urbaine.

Il peut y avoir un type de démarche complémentaire, dans laquelle j'essaye d'inscrire mon étude, et qui se concentrerait sur *l'articulation* des formes matérielles et immatérielles de la ville. Le concept principal utilisé serait celui d'identité urbaine. Pour mieux le définir, il est nécessaire de circonscrire les termes de forme urbaine et de culture urbaine.

La forme urbaine serait, dans le sens le plus commun, l'ensemble structuré des volumes construits et des espaces libres de la ville³. On peut la regarder du point de vue synchronique, comme un cadre donné à tel moment, ou diachronique, comme un processus dans des différentes étapes de son évolution. Dans une autre acception du mot forme, on pourrait considérer l'image de la ville (il ne s'agit alors plus d'une structure « objective ») comme la forme perçue de celle-ci.

Nous comprenons par *culture urbaine* un ensemble de comportements et de manifestations, associant un cadre et des modes de vie, des attitudes spécifiques à la ville. Les caractéristiques communes et permanentes associées à la société urbaine (activités économiques diversifiées, surtout dans le domaine tertiaire⁴ ; la prédominance des relations secondaires – d'association pour des buts divers, sur des relations primaires, familiales ; l'anonymat, la mobilité, la relative acceptation des différences ; la ville comme cadre de la culture des élites et des institutions et en même temps comme lieu privilégié et foyer des innovations et des ruptures, en opposition avec une culture populaire conservatrice, etc.⁵). La permanence des relations primaires, des formes traditionnelles nuance toutefois la dialectique de l'urbain et du rural ou de la modernité et du conservatisme. L'évolution historique et le contexte géographique et culturel impliquent la présence des discontinuités et des différences essentielles dans le cadre du phénomène. C'est ainsi qu'on peut parler plutôt de cultures et de sous-cultures urbaines⁶.

L'identité urbaine suppose certaines caractéristiques de la forme – la particularisation, l'individualité, ainsi que la qualité des espaces et des objets architecturaux. Toutefois, on ne peut la réduire à des qualités physiques (d'où la demande souvent adressée aujourd'hui aux architectes et urbanistes et les efforts désespérés de ceux-ci de créer des œuvres avec une forte identité, voire « spécifiques » ; dans le sens donné par les sciences sociales, on ne peut pas planifier l'identité, on peut juste penser et construire des espaces avec un certain caractère (qui peut reprendre quelques principes d'un certain contexte). A travers l'usage, en

conséquence à travers la perception, les représentations et l'appropriation, ces cadres peuvent coaguler une certaine identité, qui ne peut pas être dissociée des éléments de tout type d'identité sociale : la conviction d'appartenance à un groupe, à une communauté, certains comportements spécifiques etc. Il s'agit donc d'un processus d'usage, de sélection et de transformation, d'agglomération et de synthèse du cadre de vie et de la pratique⁷.

D'ailleurs, comme dans le cas de la culture urbaine, on ne peut pas parler que des identités urbaines, notamment en raison du contexte physique respectif, d'autres conditionnements et des changements dus à l'évolution historique. Il y en a aussi de grandes différences entre l'image que se font les habitants d'un ensemble urbain de leur cadre de vie (rue, quartier, ville), et l'image perçue de l'extérieur. D'autre part, des unités identiques ou appartenant au même ensemble peuvent évoluer et recevoir des valorisations et des images très différentes.

Le concept d'identité urbaine semble correspondre en grande mesure à ce domaine d'articulation dont nous parlions plus tôt ; la forme – celle des modèles et des projets et celle des espaces réalisés, l'image et la pratique représentent les éléments définitoires, se trouvant dans une relation de détermination réciproque.

Mais quels types de recherche pourraient correspondre à ce concept de base ? La solution idéale serait une approche multidisciplinaire, avec des programmes et des objectifs communs, en consensus avec les découpages à faire dans la réalité urbaine. Comme la constitution de ce genre d'équipes accuse encore un certain retard, on peut essayer de définir, à partir des moyens d'analyse architecturales, les découpages représentatifs – *les éléments de l'identité urbaine*, tout en tenant compte de la spécificité des unités analysées, et en utilisant les recherches existantes, issues d'autres domaines de recherche spécialisés.

Il est évident que ces découpages ne sauraient couvrir toute la complexité de la réalité urbaine. Dans le cas de Bucarest, le choix de ces éléments repose d'abord sur des caractéristiques de la ville, issues des observations empiriques ou de recherches scientifiques, et qui sont le plus souvent mentionnées, et presque universellement acceptés : « une ville entre Orient et Occident », « le petit Paris », « l'éclectisme », « la ville des contrastes et sans un ordre apparent », « le grand village pittoresque et la ville des immeubles collectifs », « une ville ou il n'y a point de places », « la ville verte » etc. Ensuite, il faut que chaque découpage, même issu d'une analyse morphologique, puisse être lié à

des pratiques et des représentations de la ville. Enfin, ces éléments semblent posséder un caractère assez général, une certaine continuité et valabilité à travers l'histoire, ainsi qu'une relative indépendance par rapport à l'échelle du bâti et aux styles architecturaux.

Tout d'abord seront mises en question *les caractéristiques de la modernisation*. C'est-à-dire une discussion concernant les idéologies et les modèles architecturaux et urbanistiques, l'image de la ville traditionnelle et les attitudes à son égard, ainsi que l'appropriation et les transformations des « formes modernes » par les communautés et les individus.

J'essaierai ensuite de définir quelle serait *l'unité de pratique urbaine* de base valable pour Bucarest. Tous les découpages administratifs ou morphologiques (ville, quartier, rue, place, îlot etc.) ne se superposent pas nécessairement à des systèmes particuliers de relations sociales. En reprenant la définition de l'unité de pratique comme « un élément repéré par l'analyse morphologique et qui déterminerait un ensemble de pratiques identifiables »⁸, il paraît possible d'avancer l'hypothèse de la *rue comme unité de pratique urbaine*.

Le dernier élément mis en évidence par cette démarche sera la manière de définir les limites (entre l'espace public et l'espace privé, entre l'intérieur et l'extérieur) ; donc, la logique de délimitation, de transition et d'ouverture des espaces, de l'interface située entre les constructions et l'espace de la ville. Il sera discuté dans quelle mesure *la transparence du tissu* était ou reste encore un des éléments de l'identité urbaine de Bucarest.

Dans le cadre de la première catégorie, la ville sera analysée comme un des cas particuliers de développement urbain dans le sud-est de l'Europe à l'époque moderne. Les discussions sur les deux autres éléments d'identité urbaine vont se concentrer sur Bucarest, avec des références ponctuelles au contexte balkanique. La fin de l'étude contient un bref aperçu de quelques évolutions de l'identité urbaine, telles qu'elles sont exprimées par les changements apportés à l'espace urbain et aux bâtiments.

L'autre monde urbain. Villes occidentales et villes orientales

Pour bien comprendre les caractéristiques de la modernisation urbaine dans les Balkans, il est indispensable de s'attarder un peu sur les principales

différences entre les villes traditionnelles de cette zone et le monde urbain occidental.

L'ensemble de théories et de méthodes de recherche dans le domaine de l'urbain a été développée par rapport aux villes de type occidental. Depuis un certain temps, l'attention des chercheurs fut attirée aussi par l'urbain de l'Orient. Les Balkans – cette zone de transition, ambiguë et difficile à définir, n'a pas suscité une attention particulière. D'ailleurs, l'opinion est encore répandue qu'on ne peut difficilement parler d'une culture urbaine dans le sud-est de l'Europe, à quelques notables exceptions près (Constantinople, par exemple), mais seulement d'un caractère semi-rural, obtenant des attributs vraiment urbains seulement à l'issue des deux derniers siècles.

Il est vrai que les premiers modèles urbains européens (les villes de l'Antiquité hellénique) se développèrent dans cette région, et que des traces des bâtiments, du réseau des rues et du parcellaire classique grec et romain sont restées et ont influencé l'évolution de certaines villes. D'autre part, les influences extérieures dans certaines aires géographiques et culturelles ont déterminé, au moins jusqu'à un certain moment, des traits communs avec les villes occidentales. Toutes les particularités rendent, d'ailleurs, très difficile la construction d'un modèle de la ville balkanique.

Si il y a un trait essentiel commun à la fin du Moyen Age, par rapport aux villes de l'ouest de l'Europe, c'est l'absence ou la présence très atrophiée des formes au moins partielles d'autonomie politique et administrative, de l'espace « civique » d'une commune à caractère associatif. Ce trait distinctif, qui trouve sa correspondance dans la forme urbaine, est commun aux villes de l'Orient⁹.

C'est en grande partie valable déjà pour la Constantinople impériale, qui représenta longtemps la Ville par excellence, un modèle ou plutôt un mythe d'une splendeur et de dimensions incomparables. Si on peut parler en grande mesure d'une continuité et d'une évolution du monde urbain antique, les éléments de la « civitas » classique disparaissent à travers l'histoire, se transforment ou deviennent des formes vidées de leur contenu. La ville byzantine restera toujours le siège du pouvoir, d'une administration extrêmement centralisée. Toutes les formes d'organisation professionnelle, les écoles, la législation etc., s'articulaient autour de l'autorité impériale ou de l'Église. Cette polarisation s'exprimait dans la présence du noyau central, formé par le palais du dignitaire local (de l'empereur à Constantinople) et par l'église épiscopale. A côté de ce

centre primaire, il y avait des noyaux secondaires, composés par des églises de paroisse et des éléments d'intérêt local (commerce, écoles etc.). A l'exception des espaces majeurs et des fortifications et installations portuaires, on peut difficilement parler d'une planification urbaine. Les règlements minimaux ont déterminé un réseau des rues sans aucune règle géométrique¹⁰.

La majorité de ces traits se retrouvent exacerbés dans la forme des villes pendant la domination ottomane, comme une expression de la culture urbaine islamique¹¹. La ville dépourvue d'autonomie politique et même d'identité légale, ressemble plutôt à un agrégat de communautés ethniques et religieuses se trouvant dans une certaine interdépendance. Les quartiers résidentiels comme ceux à fonction commerciale sont séparés, introvertis et agglomérés autour des édifices religieux. Les institutions et les espaces civiques manquent complètement, la vie publique s'articulant autour des espaces de commerce et des ensembles d'écoles, auberges, bains publics, hôpitaux et asiles coagulés autour des mosquées, églises et synagogues. D'ailleurs celles-ci constituent avec les palais de l'autorité les seuls ensembles ordonnés dans une trame labyrinthique de rues et impasses tortueuses, mal ou pas du tout entretenues et à largeur variable, déterminées par la topographie et les relations fonctionnelles¹².

Si les villes islamiques avaient en général un caractère très cosmopolite, ce trait allait jusqu'à l'extrême dans les Balkans. Le brassage de populations différentes, spécifique d'ailleurs aux villes dans un Empire, connut ici une intensité tout particulière. Suite à la « paix ottomane », la plupart des villes n'étaient pas pourvues de fortifications (ou celles-ci étaient démantelées). Ce qui explique en grande partie la différence avec l'image si connue des villes occidentales ou du Maghreb, dont l'enfermement eut pour effet une extraordinaire densité des constructions. La ville de l'Empire ottoman se développait généralement d'une façon libre le long des principales voies de circulation, englobant périodiquement villages ou territoires agricoles, ayant pour effet à chaque moment historique le mélange, déconcertant pour un observateur extérieur, de tissus intensément construits et à l'aspect très urbain, et des terrains libres, agricoles ou très faiblement occupés. Cette image d'une agglomération de grands villages est renforcée par l'ouverture relative du tissu (pour des raisons de climat et des modes régionaux de construction), par rapport au caractère introverti, d'une culture des enceintes, des villes arabes¹³, et

aussi par la pauvreté et la nature périssable des matériaux de construction (à l'exception de ceux utilisés pour les bâtiments publics)¹⁴.

Les villes roumaines extracarpatiques

Ces villes appartiennent en grande mesure à l'aire culturelle concernée, présentant en même temps un certain nombre de traits qui nuancent le modèle général.

Tout d'abord, l'histoire du phénomène urbain est de date assez récente dans cet espace, existant une rupture complète avec le monde urbain antique. On pourrait difficilement parler de bourgs¹⁵ avant la deuxième moitié du XIII^{ème} siècle. D'ailleurs, leur évolution, spontanée en première phase, des populations faibles répandue sur des surfaces réduites, la disparition complète du fond construit originaire a contribué à une image profondément enracinée encore aujourd'hui, de villages un peu plus grands ayant en même temps une fonction de marché. D'une autre part, l'évolution historique spécifique des Principautés roumaines et le caractère de leurs relations avec l'Empire ottoman, n'a pas favorisé un phénomène d'islamisation proprement dite, mais plutôt un processus d'influences, de contamination et d'insertion, accentuée dans le XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle. Les mosquées avec leurs minarets si liées à l'image de la ville ottomane sont pratiquement absentes ici. On peut, d'une autre part, parler d'une persistance, du modèle constantinopolitain décrit plus haut, très éloignée de la splendeur byzantine, due « non à la reprise comme tel de ce modèle, mais comme la conséquence aux structures politiques, économiques et religieuses similaires »¹⁶.

Le voisinage des états, des civilisations et des cultures urbaines de type occidental (plus précisément, de l'Europe centrale), les liens et les métissages étalés sur une longue période, furent la cause de l'apparition de certains traits, comme la présence dans beaucoup de villes de communautés allemandes et magyares (qui fondèrent des villes, comme ce fut le cas de Câmpulung et de Baia), de certaines formes d'organisation urbaine (le conseil de la ville, les corporations), de systèmes de fortifications, etc.¹⁷ On par conséquent de bons arguments pour l'existence de l'urbain dans cet espace, mais ces traits disparaissent peu à peu ou modifient leur contenu jusqu'au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle, quand le terme de référence devient justement la ville orientale et balkanique¹⁸. D'ailleurs, ces formes d'organisation n'ont jamais réussi à obtenir une

autonomie et une force politique institutionnalisée, et une expression de tels traits dans la forme urbaine, comparable aux bourgs et aux villes – état de l'ouest de l'Europe. Les hôtels de ville et les places qui leur correspondent sont totalement absentes. Les privilèges et les attributions des représentants des habitants étaient limités et découlaient du pouvoir du prince, qui gardait le contrôle de la ville.

Ainsi, à Bucarest les foyers urbains restent la Cour seigneuriale, l'église métropolitaine et les autres innombrables lieux de culte, dont les paroisses se superposent généralement à la structure des quartiers (des *mahala*), qui sont moins strictement séparés et fermées que leurs équivalents balkaniques ; le territoire de la ville est la propriété du prince, éventuellement cédée, vendue ou concessionné aux monastères, plus tard aux particuliers ; les habitations des classes aisées sont répandues de façon presque uniforme sur le territoire de la ville, avec des tendances de regroupement autour de la Cour ou sur certaines artères. A ceci s'ajoutent les caractéristiques génériques des villes balkaniques décrites plus haut, l'échec de toutes les tentatives de limiter le territoire de la ville, et une obsession de l'occupation des terrains (à l'exception du centre-ville) avec des maisons assez petites, isolées dans leurs jardins. D'où l'image si fréquente d'un amas de villages liés et traversés par un dédale de rues dans un état terrible, et dominés par les tours des églises.

La ville balkanique moderne. Modèles urbains et le problème de l'identité

On constate, dès le XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle, des pénétrations ponctuelles, des influences et des réflexes des modèles occidentaux (de la Renaissance, du Baroque ou des Lumières)¹⁹ dans la zone culturelle de l'Empire ottoman. Mais ce sont des manifestations isolées qui ne se comparent point avec les changements fondamentaux de paradigme du XIX^{ème} siècle.

Inutile de reprendre une description de la révolution urbaine de cette période en Occident, de l'explosion de la ville de l'âge industriel et le monde des métropoles. Même s'il en reprend et schématise souvent les modèles spatiaux et d'habitation, l'urbanisme de cette époque n'a plus grande chose à voir avec les opérations d'embellissement des siècles précédents : désormais, des opérations à des échelles incroyables prennent

en compte la ville dans son entier et dans sa relation avec le territoire (circulation et hygiène – les deux termes obsessifs qui reviennent tout le temps, logements, équipements, les monuments, l'esthétique de la ville)²⁰. La ville ancienne est radicalement restructurée ou connaît des extensions planifiées avec soin. L'idée de protection du patrimoine urbain (qui dépasse la sauvegarde des monuments isolés) est assez tardive, d'ailleurs. Elle ne s'est vraiment généralisée (et encore) qu'il y a peu de temps, surtout après les destructions de la Deuxième Guerre et la période d'après²¹.

Toutefois, une grande partie des tissus anciens a échappé à cette modernisation implacable, grâce surtout à leur valeur d'usage (souvent occupés par les populations pauvres après l'abandon des gens aisés) et à leur richesse en monuments historiques et d'art, en valeurs symboliques pour les communautés. Gardés comme centres des métropoles nouvelles intégralement planifiées (c'est le cas d'emblématique de Barcelone), ou bien comme villes stagnantes qui ont perdu, dans une première phase, le train de la révolution industrielle (Bruges étant un exemple), ces ensembles continuèrent leur existence, englobés mais clairement différenciés, dans les structures des villes modernes.

Dans les Balkans, l'idéologie de la planification urbaine reçut une série de connotations nouvelles et fut obligée de répondre à des exigences supplémentaires. D'un côté, il y avait un décalage de quelques siècles de développement des villes, même par rapport à l'urbanité occidentale préindustrielle. L'état objectif du cadre urbain justifiait déjà son adaptation radicale aux nouvelles fonctions, aux besoins de circulation, sanitaires, etc. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agissait dans une première étape des villes d'un empire qui était obligé de s'ouvrir, de se reformer et de donner une certaine autonomie à ses provinces, ensuite de l'armature urbaine des nouveaux états nationaux. Dans ce contexte, la modernisation ne fut jamais seulement une réponse à des problèmes économiques ou sociaux, mais aussi une partie fondamentale dans la structuration des nouvelles identités nationales.

Les vieilles villes représentaient l'image d'un passé récent plus que déplaisant. Les transformations radicales dans ces sociétés, les nouveaux modèles politiques et culturels ne s'accommodaient pas d'un fond et d'une image urbaine rappelant la domination étrangère, l'oppression ethnique et religieuse, ou le retard dans le développement social et économique. Le divorce avec l'histoire des derniers siècles devait passer par une restructuration et un renouvellement radical des villes. Les

ensembles urbains nouveaux devraient être ordonnés et fonctionnels, modernes, ils devraient constituer l'expression même de la nation, de la liberté – d'une nouvelle société en général²².

On peut constater, même s'il y a souvent des ressemblances formelles des modèles, une situation très différente par rapport aux villes coloniales (par exemple, celles du Maghreb) et leurs relations avec les cultures urbaines locales. La ville coloniale représente un modèle de modernisation imposé par la métropole. Dans ce sens, une comparaison, évidemment très schématique, avec l'attitude concernant la modernité et la ville dans les zones extérieures de l'Empire des Habsbourgs et dans la même période – (des zones voisines et avec certains éléments ethniques communs avec notre aire d'étude), saurait éclaircir un peu plus ces différences. De ce côté, la modernisation fut introduite et parfois imposé par les ethnies dominantes. Pour les autres, l'accès à la modernité s'exprimait aussi par l'accès aux villes, l'intégration dans une certaine culture urbaine, dont le miroitement traditionnel s'enrichissait du mirage du progrès. Tandis que dans l'Empire ottoman, la modernisation se situait d'habitude en opposition avec le groupe dominant. En Turquie même, les réformes (aussi dans le domaine de l'architecture et des opérations urbaines) commencées pour empêcher la désintégration d'un empire moribond, finirent par symboliser la création d'un état national turc moderne, rompant avec le passé récent, pour retrouver l'authenticité d'un passé mythique, « préoriental ».

En dehors de la création d'un nouveau cadre urbain, et l'élimination de l'ancien, les villes de la nouvelle époque devaient aussi ne pas s'accommoder au caractère polyethnique, donc impur, traditionnel. Il ne s'agit pas toujours de mesures drastiques, où proprement volontaires, de déplacer de populations des villes. Mais le rôle ethnique dans la représentation des villes traditionnelles et modernes, n'est pas négligeable dans le cadre des politiques urbaines. La ville presque intégralement grecque, turque, roumaine, etc., représente dans ce sens une invention de l'époque moderne. Ayant une intensité variable, au gré des grands événements ou des périodes plus tranquilles, le phénomène semble trouver une fin assez symptomatique révélée au cours des dernières années en Yougoslavie.

L'idéal d'une ville moderne, ordonnée, bien équipée, saine et belle, a dû être adapté aux situations et aux possibilités existantes. S'il y a un autre trait commun lié à l'évolution urbaine dans la région, c'est bien le manque relatif de moyens économiques et technologiques, et aussi de

l'organisation et de l'implication efficiente de tous les acteurs, ce qui n'a presque jamais permis des opérations à une échelle comparables à celles qui ont donné naissance aux grandes métropoles occidentales du XIX^{ème} siècle.

Ce fut dans le cadre des villes nouvelles, ou dans certains cas de restructurations radicales de quelques établissements anciens, qu'on réussit le mieux une planification entièrement coordonnée et homogène. Le modèle le plus proche est celui de la ville coloniale dessinée par des ingénieurs, avec son plan géométrique (proche de ceux des villes romaines, des cités idéales de la Renaissance, des expériences dans les deux Amériques) dû dans la région en grande partie à l'influence russe²³.

Mais les plus importants efforts se concentrèrent sur les capitales et les grandes villes. Il est évident que la situation spécifique de chaque pays et le modèle culturel général choisi (français, allemand etc.) furent déterminants pour les types de planification. Mais, finalement, les deux grandes catégories d'opérations sur les villes existantes suivent deux voies pragmatiques : celle de l'extension d'un centre ancien de petites dimensions, ou celle de la restructuration d'un cadre existant.

Ainsi, Athènes, une ville de 5000 habitants qui se déploie sur un territoire très restreint au début du XIX^{ème} siècle à la suite d'une décadence continue depuis la fin de l'Antiquité, fut choisie comme capitale du nouvel état nation grec. L'extension suit un plan néo-classique adapté à l'environnement méditerranéen, le centre ancien, l'Acropole et les autres zones de la cité antique étant soigneusement préservées et mises en valeur (les monuments restés debout et visibles comme les sites archéologiques). D'ailleurs, la Grèce occupe une place à part dans le cadre de la relation avec le passé de la planification urbaine dans les Balkans : le double effort de contourner un passé récent détesté, et de ressusciter la glorieuse tradition de l'Antiquité et de l'Empire byzantin justifiait d'une part la protection de monuments et de sites, et de l'autre l'application de modèles urbanistiques modernes, d'autant plus que ces derniers se voulaient eux-mêmes issus de la tradition classique.

Pour les villes, qui à la même époque avaient une population beaucoup plus importante et un territoire vaste et discontinu (Istanbul en premier lieu et Salonique, mais aussi Bucarest), s'imposait une politique de restructuration radicale, ou au moins d'adaptation de la forme urbaine. Les difficultés matérielles, financières et sociales, n'ont généralement pas permis des opérations globales, semblables au Paris de Haussmann et de Napoléon III. Il y a eu en conséquence la reprise de principes ou

d'images, mais les interventions furent toujours limitées (percées de boulevards, opérations ponctuelles de constructions de bâtiments importants ou d'ensembles urbains de petites dimensions) et les actions furent complétées par des plans d'urbanisme et surtout par des règlements, destinés à déterminer les modes et les limites des constructions ultérieures. Il s'agit pratiquement de l'offre de l'autorité d'un cadre et de foyers urbains (toujours insuffisants et en permanent changement), et de l'essai de contrôler et de diriger par des lois et des règles l'initiative privée.

En principe, seulement des catastrophes du genre du terrible incendie qui dévasta Salonique en 1917, combinées avec des déplacements de populations (qui « réglèrent » le problème des expropriations massives), permettaient une reconfiguration unitaire et radicale du parcellaire, de la trame des rues, des espaces libres et des équipements²⁴. Une exception à la première règle, et à laquelle on trouve difficilement des précédents analogues, reste la gigantesque opération de création de la nouvelle capitale de la Bulgarie indépendante. La vieille ville de Sofia, vidée de la partie turque de la population, fut détruite de façon délibérée et presque complète, à l'exception de quelques tracés viaires, églises et monuments. La reconstruction d'après un plan combinant un réseau rectangulaire et un système radial – concentrique, suivit au pas, en moins de vingt ans, les démolitions. On réalisa une capitale vraiment moderne, tout en rasant presque tous les vestiges matériels de la domination ottomane²⁵.

L'évolution urbaine du XX^{ème} siècle dans les Balkans continua l'intégration, dans des différentes proportions et variantes, avec des retards plus ou moins significatifs, des théories et des méthodes d'application de l'urbanisme occidental, de la période de coagulation de celui-ci comme discipline scientifique jusqu'au principes de la ville – jardin et du modernisme. Le moment qui marque divergences les plus significatives dans le développement urbain de l'époque moderne est sans doute représenté par l'instauration des régimes communistes dans la plus grande partie de la région, avec leur idéologie faite d'un mélange d'autoritarisme absolu, de collectivisme et d'uniformisation. On en discutera plus en détail à partir de l'exemple roumain, sûrement un des plus extrêmes.

En ce qui concerne la Grèce et la Turquie, restées du « bon côté », il y eut des efforts extraordinaires pour rapprocher la qualité des infrastructures et des équipements du modèle occidental. On peut aussi parler d'un certain changement d'attitude face à la ville traditionnelle, à ses qualités de mémoire vivante et esthétique. En revanche, le décalage entre le développement économique et la législation urbaine, d'une part,

et la volonté de la communauté d'assumer ces règles, de l'autre part, a mené, dans les conditions d'une pression démographique extraordinaire sur les villes, à une explosion urbaine pratiquement échappée à contrôle. Parmi les dérapages se rangent les transgressions individuelles dues au non-respect des permis de construction, comme les innombrables nouveaux ensembles urbains, édifiés par les immigrants eux-mêmes ou par des spéculateurs. Il ne s'agit pas d'une situation singulière dans le développement urbain de l'après-guerre. Mais cette impuissance globale de contrôler et de responsabiliser repose sûrement aussi sur des traditions culturelles que l'introduction de modèles de planification et les changements des derniers siècles n'ont pas encore réussi à transformer : Des traditions des sociétés noncontractuelles, où les lois n'ont pas représenté tant un consensus social, que des interdictions et l'affirmation du pouvoir, par conséquent le point de départ pour des négociations permettant la transgression individuelle²⁶.

Le cas de Bucarest. La ville des projets jamais terminés Superpositions, collisions, modernité tempérée

En ce qui concerne l'évolution urbaine des villes roumaines extracarpatiques du début du XIX^{ème} siècle jusqu'à l'aube de la deuxième guerre mondiale, on ne constate pas un acharnement particulier à faire table-rase des traces du passé, comme ce fut le cas pour quelques-uns des exemples antérieurs. La situation déjà mentionnée dans le cadre de l'Empire ottoman, reflétée dans la forme urbaine, nuançait l'image de « villes d'occupation ». Si la population rurale afflua vers les villes, changeant rapidement les proportionnalités ethniques et créant parfois des conflits, on ne constate pas vraiment d'évacuations de communautés entières. Mais il n'y eut pas beaucoup d'hésitations ou de réactions adverses à l'égard de la nécessité absolue de la modernisation. Celle-ci était déjà fermement exprimée en ce qui concerne la capitale, dans le cadre du Règlement organique, premier ensemble vraiment opérationnel de lois et de mesures à caractère constitutionnel moderne et réformateur. Tout y est déjà, quoique plutôt sous la forme d'un rêve : la laideur, le désordre et le mauvais fonctionnement de la ville ancienne ; le caractère européen, moderne, utile, sain et beau de la ville à venir²⁷. C'est un fait assez significatif que, dans moins de 50 ans, des termes communs faisant partie de l'héritage de la culture urbaine balkanique, comme ceux de

« mahala » (qui signifiait « quartier ») et de « maidan » (espace libre devant un édifice public), gagnèrent déjà le sens péjoratif – de faubourg non civilisé et de terrain vague, qu'ils ont aujourd'hui.

D'une autre part, en Roumanie l'esprit conservateur ne se manifestait jamais de façon significative dans le domaine des théories ou des opérations urbaines. On milita bien, dès la fin du siècle, pour une architecture et un art « nationaux », reprenant le caractère populaire ou médiéval. De même, la ville moderne, « importée », citée de la superficialité et des fausses valeurs, étrangère à l'âme roumaine, est un cliché bien présent et très résistant. En Occident et en Europe centrale il y avait comme contrepoids idéologique à la métropole industrielle envahissante, la commune médiévale, dont la matérialisation belle et cohérente était justement la ville en pierre, préservée et idéalisée²⁸. C'était un rôle difficile à tenir par la ville décadente « des phanariotes », gorgée d'étrangers, expression de l'oppression. Ainsi le lieu de la renaissance de cette âme roumaine ne pouvait être, comme on le sait bien, que le village, gardien de toutes les vertus en menacées²⁹.

Dans ces conditions, pourquoi alors cette image de contrastes, de désordre stylistique et dimensionnel, de manque apparent de tout contrôle, mais aussi munie d'un certain charme ? Le contraste entre les échelles différentes, entre la modernité inattendue, l'ordre et la richesse de certains objets ou fragments d'une part, et les anachronismes saisissants, la misère, et le désordre d'ensemble, apparaît dans toutes les descriptions de Bucarest. On met d'habitude ce chaos aimable (dans les opinions les plus favorables) et cette juxtaposition d'états extrêmes sur le compte des conditions générales du développement de la civilisation roumaine moderne, sur l'esprit indépendant et l'impuissance à s'organiser des habitants. Tout cela pourrait être vrai dans une certaine mesure, et pourtant le manque de cohérence apparente peut cacher bien plus que la soi-disant inexistence d'un grand projet ou des règles. Pour rester dans le domaine de l'urbain, l'étude va essayer une approche du phénomène, à l'aide de deux concepts avancés : « *la ville des projets jamais terminés* » et de « *la modernité tempérée* ».

Dans une société très centralisée, et s'agissant d'une capitale disproportionnée en dimensions et importance par rapport aux autres villes du pays, il est normal que les efforts furent toujours concentrés sur Bucarest. Une ville si étendue, mais peu homogène, aurait normalement supposé une restructuration presque complète de son territoire. Donc, des immenses difficultés financières et matérielles, et un ensemble d'actions autoritaires

et en même temps efficaces et rentables, pour une opération globale et relativement rapide. Le modèle paradigmatique est le Paris haussmannien³⁰ (d'ailleurs il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance générale du modèle culturel français en Roumanie). Ce qui n'était évidemment pas envisageable pour un si petit état, bien retardé dans son développement, et pour une municipalité avec une autorité assez réduite et manquant de moyens significatifs.

Il a fallu donc se résoudre dès le début – et c'est bien une des caractéristiques dominantes de l'urbanisme roumain jusqu'à la deuxième guerre mondiale, à une politique qui essayait d'articuler les grands projets de percées, les interventions publiques ponctuelles, et une suite de règlements destinés à contrôler et à stimuler l'initiative privée³¹.

Les opérations commencèrent donc par l'implantation des sièges des grandes institutions, ainsi que d'autres bâtiments importants et des jardins publics dans le tissu anciens, et par la régularisation progressive et l'équipement des vieilles rues. Les périodes de boom économique, à la fin du siècle dernier et dans la période de l'entre-deux-guerres, ont marqué fortement l'image de la ville. A la percée par intermittences de la « grande croisée » de Bucarest et aux quartiers d'habitation individuelle des années '30 correspond cette architecture à dominante « Belle Epoque » ou du modernisme, toutes les deux si symbolique pour la ville. Ce sont d'ailleurs les ensembles de villas ou de maisons bon marché, construits presque d'un coup et implantés d'après les principes de la ville-jardin sur des terrains libres à l'extérieur de la ville, qui représentent les plus cohérentes et unitaires portions de la ville d'avant la deuxième guerre mondiale.

En dehors de ces lotissements, on essaya de contrôler l'occupation des sols, les modes de construire, les alignements, les régimes d'hauteur, etc., par ces règlements déjà mentionnés, qui étaient souvent liés directement aux grands plans généraux de la ville (à voir ceux de 1921 et de 1935). Au lieu d'imposer un cadre autoritaire, on comptait diriger ainsi l'acte de construire, pour obtenir la cohérence, le bon fonctionnement et l'esthétique de l'espace urbain qu'on désirait. Le règlement devrait en principe permettre des changements moins brutaux, la mise en place « en douceur » d'un équilibre entre les intérêts publics et privés. Et tous ces règlements partaient d'une vision globale et du principe du remplacement graduel mais définitif de la vieille ville par un ensemble de structures unitaires et modernes (la modernité de chaque époque). Mais au gré des fluctuations économiques et des changements de plus en plus rapides des idéologies et des modes de construire, aucune de ces

visions ne pourra arriver à sa fin. Tous ces projets jamais terminés se superposent l'un à l'autre, et tous à la fois aux constructions, aux portions de parcellaire et de trame stradale de la ville historique, ou au cadre naturel d'origine.

C'est bien la cause principale de l'image déconcertante, et pourtant tellement riche, de toute rue de la zone centrale. L'église du XVIII^{ème} siècle juxtaposée aux petites maisons aux guirlandes et pilastres d'inspiration classique, aux villas « cubistes » ou de style néo-roumain et « florentin », ainsi qu'aux immeubles de rapport des années '30 – avec leurs mitoyens qui n'eurent pas le temps d'être couverts par des bâtiments similaires, dans un ensemble composé de sauts déroutants d'échelle et de style. Si omniprésent qu'il devient presque unitaire, le collage développe des qualités par certains traits communs dont il sera question plus loin ; sûrement aussi par le fait qu'il n'est pas l'effet d'opérations strictement individuelles et non contrôlées, mais du jeu entre une structure ancienne, les mécanismes de la propriété privée et la superpositions pendant plus de cent ans des idéaux de ville.

On peut gloser indéfiniment sur l'existence d'une culture des compromis spécifiquement roumaine ou levantine. Ce qu'on peut toujours observer, c'est ce commerce permanent entre une volonté de modernisation et de création d'une nouvelle identité sans s'embarrasser du passé, et l'impossibilité ou le refus explicite de la radicalité. Ceci est visible dans le caractère des opérations comme dans la majorité des textes séminaux³². La glorieuse période de l'entre-deux-guerres, qui vit l'épanouissement d'une culture technique et artistique des élites enfin synchrones avec ce qui se passait à l'extérieur, n'en fait pas exception.

« L'utopisme modéré visant dans le meilleur des cas la modernisation rapide, mais pas la transformation totale du monde »³³, caractéristique à l'avantgarde roumaine, a trouvé un terrain très fertile dans l'architecture et l'urbanisme d'une société en pleine transformation.

Cette acceptation enthousiaste d'une modernité assagie est accompagnée, il est vrai, d'un esprit accentué d'indépendance et de la difficulté de l'encadrement des individus dans une discipline communautaire. Ce qui fait que les exceptions à la règle, l'expression individuelle, les terribles difficultés d'imposer et maintenir le contrôle, caractérisent l'espace urbain de Bucarest. Même sur les boulevards « haussmanniens » de la fin du XIX^{ème} siècle ou ceux dus au modernisme des années '30, on n'a pas réussi à instaurer une unité absolue. Si les

styles architecturaux représentent bien des variantes adaptées, détournées mais reconnaissables du modèle, la variété des immeubles s'éloigne beaucoup de l'original, et même du projet urbain respectif³⁴.

On pourrait argumenter qu'il s'agit là des modes d'appropriation de la modernité qui appartiennent à une élite. D'ailleurs les immenses décalages du développement et des comportements à l'intérieur du pays sont indéniables. Mais peut-être qu'il y a des nuances à faire en ce qui concerne ce clivage profond de la société roumaine dont on parle toujours, et ceci dans le sens d'une coupure plutôt entre la ville et le monde rural. Si l'on examine par exemple la maison urbaine populaire d'une période aussi éloignée que le tournant du siècle, cette « maison – wagon » si typique pour Bucarest, on trouve là une expression à un autre niveau de cette modernité tempérée.

La plupart des maisons construites sans l'aide des architectes, évoluées à partir du type rural de la maison isolée dans son jardin, représentent une synthèse, du point de vue de l'occupation de la parcelle, de la spatialité, etc., entre les éléments locaux et les influences de la culture institutionnalisée. L'omniprésence de ces maisons sur le territoire de la ville (propriétés des commerçants, des artisans, des fonctionnaires, voir des travailleurs, donc des gens des métiers urbains), proposant une codification presque sans exception d'éléments morphologiques différenciés de ceux de l'habitation paysanne, conduit à la coagulation d'un type urbain à part entière. Leur décoration « à la française », mélange des éléments classiques dans des compositions bizarres, qui souvent réduisent et concentrent l'équivalent des modénatures d'un petit château de la Renaissance sur la surface d'une façade de maison à rez-de-chaussée. Il s'agit d'ailleurs d'ornements à usage si fréquent, qu'ils étaient pour la plupart produits en série. Si les Cupidons et les guirlandes en plâtre peuvent nous paraître absurdes sinon attendrissants aujourd'hui, il reste que ces maisons exprimaient clairement la volonté d'accéder à certaines formes, aussi incomplètes et perverses qu'elles étaient, de la modernité. Il s'agit ici bien d'un choix libre, d'une contamination, et non pas de formes imposées par l'idéologie et les principes de l'autorité ou d'une élite (comme c'était le cas pour les opérations urbaines et des bâtiments publics ou privés importants). La diffusion des motifs modernes, leur imbrication avec les réflexes traditionnels, se sont poursuivis en même temps que la lente sédimentation d'une communauté urbaine, jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale³⁵.

Le régime totalitaire instauré en Roumanie marqua l'introduction d'un tout autre type de modernité. Le changement d'échelle qui bouleversa l'évolution urbaine n'est évidemment pas l'apanage des modèles socialistes. Mais l'autorité absolue de l'état sur l'acte urbain, l'explosion urbaine due à l'industrialisation forcée, l'utopie d'une planification scientifique parfaite, ainsi que l'essai d'élimination de toute initiative individuelle dans un cadre d'uniformisation et de collectivisme, représentent des traits communs assez spécifiques à ces régimes. D'ailleurs, un des éléments les plus symboliques est le « bloc » d'habitations collectives³⁶.

Deux des modèles sont communs à tous les pays de l'Est. En premier lieu, l'urbanisme et l'architecture de l'époque stalinienne, dont les principes esthétiques se rattachent au réalisme socialiste (« le peuple a le droit aux colonnes »)³⁷. Paradoxalement, en Roumanie, grâce à leur échelle réduite, aux techniques traditionnelles et aux formules inspirées de l'urbanisme classique³⁸, mais aussi en raison de leur esthétique ornementale et populiste, ces ensembles (pourtant construits dans la période la plus noire de l'histoire roumaine) représentent les meilleures insertions de l'après-guerre dans un tissu urbain existant.

L'industrialisation, la standardisation lourde, dans un contexte d'ouverture vers l'Occident dans la période de relative libéralisation d'après la mort de Staline, devaient déterminer l'introduction des formules proches des théories modernistes, mais réinterprétées dans le contexte politique et social de la zone. Les grands quartiers construits à l'extérieur de la ville existante, sous la forme de bâtiments collectifs isolés flottant dans des immenses parcs, datent de cette époque (les années '60). C'est une relation assez ironique entre l'idéologie politique et la pratique architecturale : les types de bâtiments et d'ensembles qui symbolisent encore le régime sont apparus dans une période d'ouverture, comme l'expression de renaissance de la modernité (et de reprise d'une certaine tradition stylistique moderne de l'entre-deux-guerres) et de synchronisation avec le monde libre³⁹.

En ce qui concerne l'attitude face au patrimoine urbain, il y a un contraste évident par rapport aux pays d'Europe centrale appartenant au bloc communiste. Dans l'espace des cultures urbaines différentes, tous ces ensembles de logements collectifs restaient en principe en dehors des centres historiques, alors que ceux-ci furent soigneusement reconstruits ou restaurés. Ce ne fut pas le cas des villes roumaines extracarpatiques (on ne prend ici pas en compte les monuments isolés), jusqu'à assez tard

dans les années '70, suite à un changement de mentalité de la part des spécialistes, aboutissant à des recherches rigoureuses et à des études de préservation et de réhabilitation. Jusqu'à cette époque, les villes historiques de cette zone, avec leur image déjà ancienne de villages plus grands, incohérents et vétustes, urbanisés de façon « chaotique », subirent des restructurations radicales. On ignora la valeur de leur parcellaire, de leur trame viaire, et en général de leur échelle gardée en dépit des renouvellements successifs du fond construit, et on détruisit les tissus urbains anciens, en gardant quelques monuments isolés au milieu des ensembles de logements collectifs et des nouveaux « centres civiques ». Le fait qu'il s'agit, au-delà de l'idéologie, d'un ensemble de représentations et de mentalités de longue durée, est démontré par le fait que la plupart des villes historiques de Transylvanie (qui ne sont pas des villes bâties par les Roumains, d'ailleurs) ont généralement survécu à ce sort, les nouveaux quartiers et industries se contentant de cerner étroitement les cités anciennes.

Bucarest, « capitale de la Roumanie socialiste » a une situation plus complexe. Après la phase des grands ensembles extérieurs, les interventions sur le fond ancien de la zone centrale gagnèrent de plus en plus en importance. Les grandes artères de la ville furent « plaquées » (selon le terme de l'époque) dans les années '70 et '80 avec des rangées de grands immeubles d'appartements. L'échelle n'est comparable à aucune des opérations d'avant-guerre, l'uniformité et le manque total d'articulation avec le reste du tissu urbain représentant probablement leur défaut capital.

C'est d'ailleurs le motif principal conduisant à l'image actuelle de Bucarest comme ville d'immeubles collectifs socialistes. Encore une fois un projet total se superposait à la réalité antérieure, qu'il devait, si possible, totalement remplacer ; mais jamais auparavant une structure ne fut imposée aussi brutalement (pas question ici d'équilibre entre le public et le privé). Les collisions spatiales, le « cachetage » de l'ancien tissu accompagnèrent le principe de création d'un espace public homogène. Cela semble toujours ironique que les modèles de ces opérations furent le boulevard urbain et la rue-corridor, réhabilités un peu partout en Europe à cette époque, justement dans le cadre de la réaction contre les théories modernistes et de leur impact destructif sur la ville.

Le centre historique restreint échappa dans un premier temps à ces interventions et fut même l'objet des opérations de classement et de

restauration. Mais cette réévaluation faite par les spécialistes semble avoir eu peu d'influence sur l'image que les habitants devaient avoir par rapport au patrimoine de leur ville. Il y avait une tradition d'avant le socialisme dans ce sens, qu'on a déjà décrite. En plus, les nationalisations des propriétés foncières, ainsi que le changement brusque de la structure ethnique et sociale (une grande partie de ce centre était traditionnellement habité par la communauté juive qui allait émigrer en masse) menèrent à un déclin et vers une image de plus en plus négative de la zone. A ceci s'ajoute une des caractéristiques principales de la nouvelle population urbaine de l'après-guerre : une proportion importante, sinon majoritaire, de gens émigrés, pour la plupart de la campagne, suite à la politique d'industrialisation et d'urbanisation rapide. Toute cette population, casée dans les grands ensembles ou s'implantant graduellement dans la zone centrale, n'eut jamais le temps et le cadre physique et social intermédiaire nécessaires à une acculturation urbaine. L'absence du savoir et de l'exercice des formes de sociabilité spécifiques, contribua en grande partie à rendre difficile la compréhension et l'appropriation de la ville. C'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui. Le manque d'articulation des formes de sociabilité et d'une appropriation de la ville contribua en grande partie à difficulté de perception, de compréhension de la ville existante, et à son absence du point de vue symbolique de la mémoire collective.

Ce degré réduit d'identification, l'absence de la ville (en dehors des monuments) de la mémoire collective, explique dans une certaine mesure, en dehors du caractère répressif et délirant du régime Ceaușescu (qui constituent bien les raisons principales), l'absence d'une plus forte réaction aux terribles transformations imposées dans les dernières années du régime. Pour ces opérations, il n'était question, pour une fois, d'aucune véritable nécessité fonctionnelle, d'aucun but pratique, ce qui fait la différence essentielle par rapport à tous les rêves de ville dont on a parlé jusqu'à présent. Ce fut seulement un projet de destruction totale de la ville et de construction d'une cité personnelle, glorieuse et absolue. Pourtant, le discours accompagnateur resta celui de la modernisation et de la création d'un cadre représentatif et unitaire de la capitale. Un projet issu, au fond, d'une mentalité d'un antimodernisme viscéral, mais qui ne réussit, en dépit des démolitions irréparables, de son échelle et de sa mégalomanie sans précédent, qu'ajouter une autre couche à toutes celles censées à leur tour de remplacer une ville existante.

La rue comme unité de pratique urbaine

Ce deuxième élément d'identité urbaine, ainsi que *la transparence* qui sera traitée plus tard (d'ailleurs, ce sont des caractéristiques très liées entre elles), est proposé comme un possible moyen d'analyse urbaine rapporté la ville de Bucarest. La pertinence de cette hypothèse de recherche doit nécessairement être vérifiée par des études interdisciplinaires, dans le cadre d'une aire complexe réunissant la morphologie, la sociologie et l'anthropologie urbaine.

Nous allons donc reprendre cette définition de l'unité de pratique urbaine comme « un élément repéré par l'analyse morphologique et qui déterminerait un ensemble de pratiques identifiables »⁴⁰. La différence avec le concept de l'« unité sociale »⁴¹, appartenant aux sciences humaines, résiderait surtout dans l'accent mis sur les caractéristiques spatiales d'un élément de la forme urbaine, caractéristiques qui permettent ou sont déterminées par des relations sociales spécifiques. On cherche ainsi, dans le cadre des études sur la ville, d'éviter le risque de réduire l'espace à un cadre déterminé ou à une simple projection des relations sociales, et on peut essayer de mettre en évidence justement ces relations entre la forme et la vie urbaine.

Dans l'étude de ces unités, il faut tenir compte de leur place dans un système général : il y a d'un côté plusieurs niveaux d'appartenance, et on ne saurait exclure les relations entre ces niveaux ; de même, les catégories « choisies » ne s'excluent pas mutuellement – il s'agit d'un ensemble complexe d'interactions, qui détermine des découpages ouverts, selon le degré d'intensité des relations, donc des limites ont un degré de relativité.

Ainsi, dans l'ouvrage déjà cité (notes 8 et 43), les auteurs argumentent la pertinence du choix de l'îlot urbain – ensemble de parcelles solidarisées, limités par des voies de circulations publiques, ainsi que les constructions sur ces parcelles, comme unité de pratique de la ville occidentale traditionnelle. Définissant un « dedans » et un « dehors », des « devant » et des « derrière », une structure complexe de relations entre l'espace public et l'espace privé, l'îlot fonctionne ainsi comme une unité intermédiaire fondamentale entre l'unité de base, le bâtiment sur son terrain, et l'échelle du quartier et de la ville. L'étude décrit les avatars de l'îlot traditionnel pendant les grandes transformations de l'époque moderne, jusqu'à sa disparition dans le modèle moderniste des bâtiments d'immeubles collectifs isolés, disposés librement sur un terrain homogène,

ayant perdu leur relations de détermination réciproque et avec l'ordre de la rue.

Pourquoi alors, dans le cas de Bucarest, cette unité intermédiaire serait plutôt représentée par la rue ? On se rappelle la structure des unités introverties agglomérées typique pour la ville orientale. S'il est difficile dans ces conditions de parler d'îlots, il reste que les foyers urbains prennent le même caractère d'enceinte que les maisons. Dans la ville balkanique traditionnelle, se trouvant dans des conditions climatiques différentes, donc plus ouverte, cette coupure entre la voirie et la vie urbaine semble beaucoup moins évidente. En ce qui concerne Bucarest, nous avons déjà parlé du développement urbain le long des principales voies de circulation. C'est un trait qui n'est pas spécifique uniquement à notre objet d'étude, et qui est surtout dû à l'absence des fortifications ou d'autres limites qui obligent à une densification plus homogène du territoire. On a d'ailleurs analysé le rôle des paroisses et des centres du pouvoir comme foyers de développement⁴². Mais c'est vrai aussi que ces noyaux urbains et les espaces libres qu'ils définissent, semblent s'accrocher à ces axes viaires autant que de les engendrer.

Dans la ville des temps modernes, où les modèles adaptés étaient ceux d'une « culture des boulevards », on peut difficilement parler de véritables « places » : les bâtiments publics ou de quelque prestige s'implantent toujours sur les artères importantes, qui articulent les espaces libres, sous la forme de poches ou de cours ouvertes, ou bien comme des croisements de rues amplifiés. La rue comme espace de rencontres et de toutes sortes d'interactions sociales tend à éclipser tous les autres espaces publics ; on sortait « sur la chaussée » et non pas sur une place, les commerces de toutes sortes s'y agglutinaient. On n'arriverait pas à citer toute la littérature qui décrit l'animation et le caractère dynamique des rues de Bucarest. Après les événements d'il y a dix ans, même entre les canyons de béton des boulevards de l'époque socialiste, les commerces commencent à attirer des concentrations considérables.

En passant du niveau général de la ville à celui du tissu urbain, on remarque dans la ville moderne une très faible présence des îlots fermés, délimitant des fonds de parcelles ou des cours intérieures, si spécifiques à l'urbanité occidentale. Si on peut parfois argumenter qu'il s'agit d'un développement qui garde des caractéristiques rurales, reste que ce sont des traits qu'on retrouve, parfois sous des formes atténuées, dans les ensembles modernes, formant des fronts assez continus. On discutera cette qualité de transparence du tissu dans la section suivante. Il s'agit

bien d'une ouverture, presque toujours filtrée, de l'espace privé de la cour par rapport à la rue.

Le centre faible ou inexistant de l'îlot va de pair avec le « retournement » vers la rue. D'ailleurs, des études récentes d'anthropologie urbaine semblent considérer de façon implicite la rue, au moins dans la partie plus ancienne de la ville, comme unité sociale⁴³. En dehors des voisinages immédiats (il n'y a que ceux latéraux qui comptent), c'est bien la rue qui définit une échelle d'identification communautaire intermédiaire, un élément de transition entre l'habitation et l'espace général de la ville.

Comme on l'a déjà dit, cette hypothèse reste encore à être vérifiée ; dans beaucoup de cas, il faudrait nuancer ce découpage analytique, et étudier les avatars de cette relation entre la conformation des maisons, la spatialité de la rue et les pratiques ; on ne peut pas considérer la rue en dehors des autres éléments de la forme urbaine. Mais il serait peut-être intéressant de reconsidérer quelques principes des projets urbains et d'architecture, notamment en ce qui concerne les pôles et les axes de développement de l'agglomération, l'implantation des équipements en ville et celle d'objets nouveaux dans les tissus anciens, ainsi que la conformation architecturale des ensembles de logements ou d'autres éléments.

La transparence du tissu

On a souvent décrit la partie ancienne de Bucarest comme une ville « verte » et « ouverte ». Pourtant, les espaces verts publics à l'intérieur de la ville ne sont guère plus nombreux ou plus étendus que dans la plupart des capitales européennes. Cette impression apparaît surtout à cause des ouvertures dans les fronts construits, des retraits de l'alignement de la rue, de la profusion des espaces et des éléments – tampon entre l'intérieur et l'extérieur des bâtiments (cours ouvertes sur la rue, zones d'accès en retrait, vérandas, bow-windows, auvents etc.). C'est un trait caractéristique qui traverse les époques et les styles et en même temps un mode fondamental de définition des limites. Il s'agit des limites entre l'intérieur et l'extérieur, mais aussi entre le public et le privé, donc en très forte liaison avec une manière de concevoir l'intimité, la représentation et les relations avec la ville.

On pourrait employer le terme d'ouverture. Mais celui-ci ne couvre pas tous les aspects du problème, tout ce qui tient de l'ambiguïté, de l'interpénétration et de la transition, de la richesse spatiale d'une oeuvre architecturale ou d'un tissu. Ainsi, les ensembles de logements collectifs (mais pas seulement) issus des théories modernistes, portent le nom générique d'urbanisme « ouvert ». Mais il s'agit bien d'objets isolés, et d'un espace total et amorphe. A cet espace public à peine différencié s'oppose seulement l'espace intérieur des appartements, dichotomie éventuellement tempérée par les balcons et les halls d'accès et de distribution.

Le terme de transparence sera employé ici dans un sens proche de celui introduit par Colin Rowe et Robert Slutzky dans leur essai classique⁴⁴. En partant de quelques réflexions de Gyorgy Kepes⁴⁵, les auteurs font la distinction entre la transparence réelle, ou « littérale » (comme propriété d'une matière de se laisser traverser par la lumière, permettant ainsi de distinguer les objets à travers son épaisseur) et virtuelle, « transposée » (qualité particulière d'un mode d'organisation des formes, permettant la perception simultanée de couches spatiales différentes). La transparence virtuelle serait cette capacité des figures de s'interpénétrer sans s'annuler visuellement. L'analogie est faite par rapport à des objets transparents réels, qui sont perçus comme tels, laissant en même temps la possibilité d'apercevoir d'autres objets. Sauf que, dans ce cas, il s'agirait d'une transparence réciproque. La « fluctuation » des figures perçues comme appartenant simultanément à des systèmes d'ordres différents, imprime un sens ambivalent, une ambiguïté structurelle (mais une ambiguïté contrôlée) à une oeuvre d'art.

Dans le domaine de la peinture, les auteurs attribuent ce mode de composition surtout aux oeuvres cubistes, par rapport aux délimitations strictes, à l'autonomie et à l'intégrité des figures et du fond dans la peinture traditionnelle, par exemple. Mais c'est bien dans le cas de l'architecture, que la différence entre ces deux types de transparence semble plus difficile à être distinguée, conduisant à un plus grand nombre de confusions. En effet, si la transparence réelle des grands pans vitrés, si symboliques dans l'architecture moderne, permet la perception des espaces intérieurs, les différents éléments peuvent garder leur intégrité et leur appartenance monovalente. « L'ouverture » des façades ne peut pas transférer à elle seule cette ambiguïté contrôlée à des espaces intérieurs et extérieurs bien définis, appartenant à des mondes différents. Ce sont, dans l'opinion des auteurs, et dans une analyse limitée au Mouvement Moderne, les

oeuvres de Le Corbusier, avec leur plan libre et leur richesse de superpositions de plusieurs ordres, qui permettent le mieux les lectures multiples des couches d'espaces interpénétrés.

Ce critère d'analyse de l'espace peut évidemment être utilisé aussi en dehors du cadre strict de l'objet architectural moderniste. Bernard Hoesli suggère dans ses commentaires sur l'essai, que la transparence semble caractériser des nombreux ouvrages de l'histoire de l'architecture, permettant une lecture simultanée de plusieurs systèmes d'appartenance et d'agencement. Pour notre découpage qui prend en compte les limites et les rapports entre la construction et l'espace urbain, nous allons retenir en premier lieu ces espaces traditionnellement « transparents » comme les niches et les poches d'espace, les portiques, ainsi que ceux cités au début du chapitre.

Il est vrai que de façon générale, une ville semble se prêter par sa nature même à de telle interprétation. Ses espaces et ses activités superposées, comme un amalgame de diverses formes de développement, mais aussi l'infinie variété des signes et de lectures, suggèrent une analogie avec une transparence virtuelle. Mais pour rendre opérationnel ce concept, il faudrait au moins une démarcation de celui-ci, avant la définition des typologies nécessaires à l'analyse.

D'abord, il faut comprendre que les espaces et les éléments de construction énoncés se retrouvent sous une forme ou une autre dans toute l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme. La logique de l'enfermement et de l'ouverture, la variété des transitions entre des mondes différents, les façons de montrer, de cacher ou de suggérer, apparaissent seulement à des degrés différents, selon les cadres spatiaux ou les époques du développement des cultures. Il s'agit donc d'étudier l'intensité et les avatars d'un phénomène, et de se situer (les analyses morphologiques à l'appui), dans la logique du « plutôt ».

Deuxièmement, l'ambiguïté et la multiplicité des lectures suppose toutefois un ensemble de règles de composition, un ordre, qu'il soit défini d'un coup, ou bien qu'il résulte d'une évolution qui a sa part de spontanéité et de lente décantation (comme dans le cas des tissus anciens). Il ne faudrait donc pas confondre la transparence avec le désordre. La plupart des espaces résiduels de la ville, ou le *no man's land* entourant les objets et les territoires épars de l'omniprésente banlieue contemporaine, loin d'enrichir l'expression, rendent difficile, sinon impossible, toute forme de lecture cohérente.

Malheureusement il n'est pas possible, dans l'économie de cet ouvrage, de présenter le matériel iconographique qui constitue le corps principal de cette analyse. Il s'agit du rendu, sur des plans de rues de Bucarest, de différents types et zones de transparence au niveau du tissu urbain à des distinctes époques, ainsi que d'une analyse des « espaces – tampon » des bâtiments. Cette analyse a conduit à la définition des types de transparence, selon une répartition sur trois niveaux du tissu urbain : les différenciations dans le cadre de *l'espace public*, les *interfaces* entre l'espace public et l'espace privé, et enfin, au niveau de l'objet d'architecture, les *éléments et les espaces – tampon* entre l'intérieur et l'extérieur. Ce sont bien sûr des découpages nécessaires à l'analyse ; en réalité, ces composantes s'ajoutent et se superposent, à des divers degrés, pour se fondre finalement dans une image globale.

Un premier niveau serait donc celui des *dilatations, des excroissances, des alvéoles* qui caractérisent l'espace urbain public de Bucarest. Cela va de soi que toutes les largeurs différentes des rues de la ville ancienne ou d'aujourd'hui ne représentent pas nécessairement des zones de transparence. Mais on se rappelle le rôle de la rue dans l'articulation des espaces publics et de tous les foyers de vie urbaine. Qu'il s'agisse des carrefours de rues, des élargissements projetés comme tels, ou des « poches d'espace » accrochés aux grands axes, ces zones en retrait de la circulation principale fonctionnent comme des éléments « de détente » par rapport au dynamisme des voies de circulation. Plutôt que des noyaux d'activité avec une activité et des formes propres et bien définies, reliés par des circulations, ces espaces semblent générés à des endroits particuliers par les axes de la ville.

Il s'agit d'un caractère qui dans la ville traditionnelle déjà, est très différent à la fois des agoras et des forums classiques, des enceintes ou des systèmes de rues couvertes de la ville islamique, ou des places du Moyen Age occidental. A l'époque moderne, les modèles adoptés étaient ceux d'une urbanité des grands axes de circulation, ce qui fait que les élargissements, les places, les esplanades, les grands carrefours et les squares obéissent à la logique décrite plus haut.

Ceci est également vrai pour les ébauches de composition monumentale de l'époque stalinienne. On a déjà parlé de l'espace public général des grands ensembles fonctionnalistes. Même s'il y a des différenciations de l'espace, selon la variété des modules et de leur positionnement ou des influences du voisinage (les rues principales, les parcs, etc.), on peut difficilement parler d'une lecture de systèmes spatiaux

différents. En ce qui concerne les grands boulevards des années '70, une logique de la coupure et de l'uniformité n'autorise pas beaucoup de stratifications de l'espace public ; les rideaux de béton définissent une zone plus claire – l'espace du boulevard, ou des zones ambiguës sont le plus souvent le résultat de l'incertitude du modèle (urbanisme ouvert ou front de bâtiments) et du manque d'articulation avec les immeubles existants, et le derrière – un espace qui n'appartient à personne et ou s'arrête brutalement le tissu ancien. Les opérations délirantes des années '80 poussent à la limite cette logique de la collision et des espaces résiduels.

L'omniprésence des *zones intermédiaires* entre les immeubles et les espaces publics représente un des traits les plus caractéristiques du tissu urbain de Bucarest jusqu'à la deuxième guerre mondiale. C'est le deuxième niveau de manifestation d'une transparence. Il s'agit d'un type d'occupation des parcelles qui est diamétralement opposés à la culture des cours intérieures de la ville arabe ou de celle de l'Antiquité méditerranéenne. Le facteur climatique pourrait être considéré comme déterminant. Mais il reste que l'îlot fermé est un des éléments les plus typiques de la ville occidentale, à ce point qu'il semble toujours associé, de façon explicite ou non, à l'existence d'un caractère urbain. Qu'il s'agisse des maisons individuelles du Moyen Age, des palais de la Renaissance, des « terraces » anglaises, des immeubles de rapport de l'urbanisme haussmannien, ou bien des cours barcelonaises ou de l'Europe centrale, on trouve presque toujours cette logique tripartite de l'extérieur, de la limite formée par les rangées des bâtiments et de l'espace intérieur des fonds de parcelle ou de la cour privée ou semi-privée⁴⁶. Les éventuels espaces aménagés devant ces rangées (« coté rue ») ont presque toujours un caractère de représentation, opposé à l'ambiance beaucoup plus intime des espaces cachés derrière (« coté jardin »).

Alors que la situation typique des maisons de Bucarest, est celle d'un accès à la maison, qui se fait en traversant la cour qui s'ouvre, par des clôtures légères, vers l'espace public. Les traits ruraux (la maison isolée dans son jardin et construite en retrait par rapport à la rue) décelables dans cette culture traditionnelle de l'habitat bucarestois paraissent assez évidents. On peut argumenter que seule une densité assez faible a permis le maintien, quoique avec beaucoup de transformations, de ce mode d'occupation de la parcelle. Mais sans faire des affirmations hasardeuses sur une « originalité » et un « individualisme profond » spécifiques aux

roumains, voir aux peuples des Balkans, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle il pourrait s'agir d'un élément d'identité urbaine.

D'une part, l'argument déjà mythique « front fermé égale urbain », « front interrompu égale rural », pourrait agir dans le sens opposé. C'est un fait déjà accepté, d'ailleurs, que le « remplissage » complet des tissus des villes médiévales occidentales, qui donne cette image actuelle de continuité et d'harmonie, est devenu une réalité assez tardivement, quand ces villes avaient déjà accompli l'évolution sociale vers des communes dotées d'institutions propres et munies d'une considérable autonomie⁴⁷. Les fronts continus sont aussi une caractéristique des villages dans beaucoup de régions appartenant à la grande aire culturelle occidentale. Pour ne pas s'éloigner du contexte de l'étude, c'est l'image même des villages saxons de Transylvanie, ou la fermeture des cours par rapport à la rue cache une structure de maisons isolées, sans qu'il s'agisse pour autant de communautés urbaines. Si l'on accepte que la ville représente avant toute une structure complexe d'activités – surtout dans le domaine tertiaire, et des relations sociales spécifiques (voir le début de l'étude), on peut supposer que des modes d'habiter, comme ceux liés aux « maisons – wagon » dont on discutait plus haut, représentent au moins une étape de transition avancée vers une société urbaine.

Il s'agit, d'ailleurs, d'éléments qui se perpétuent dans les bâtiments qui n'ont plus rien de vernaculaire, comme ceux de l'entre-deux-guerres, qu'il s'agisse des villas ou des immeubles à appartements. La cour ouverte vers la rue est bien spécifique dans ces constructions, comme espace intermédiaire dans un parcours graduel vers l'intérieur. Les clôtures des cours continuent d'être légères et surtout symboliques. Pour des maisons avec finalement peu de fenêtres (et qui montrent littéralement peu), ces espaces privés ouverts vers l'espace public servent comme des filtres vers l'extérieur, et semblent protéger et en même temps magnifier l'accès à la demeure.

Dans le cas des bâtiments implantés dans les tissus anciens, on pourrait argumenter ces permanences par les servitudes d'un fond ancien – le parcellaire, les retraits obligatoires par rapport aux voisins, etc., qui imposent souvent un type d'occupation du terrain. Mais il s'agit d'immeubles construits d'après des règlements qui supposaient, comme on l'a déjà décrit, le remplacement de la structure existante par des fronts continus. Pourtant, ces espaces intermédiaires ne disparaissent pas, même dans le cadre de ces nouveaux boulevards des années '30, qui se rapprochent le plus de « l'idéal de ville » moderne. Là, les cours intérieures

ne servent, le plus souvent, qu'à la ventilation des espaces de service, les bâtiments s'ouvrant vers l'espace de la rue. Des « cours d'honneur » jusqu'aux retraits partiels de l'alignement, ces espaces étaient censés apporter de la lumière et de l'air dans les conditions d'une très forte densité du bâti, mais aussi de marquer l'identité de chaque immeuble dans une rangée homogène, expression de l'ordre général de la ville.

Enfin, la troisième typologie concerne les espaces intermédiaires qui font intégralement partie du bâtiment : zones d'accès en retrait partiel, couvertes ou non, auvents, vérandas, loggias et balcons, bow-windows, etc. Cette catégorie comprend aussi les éléments de construction, fonctionnels ou simplement décoratifs (avant-toits, rebords, profils divers, autres ornements) qui servent à souligner l'ambivalence de certains espaces⁴⁸ ou à suggérer eux-mêmes des couches d'espace qui donnent de la profondeur à l'enveloppe de la maison. Il s'agit là d'éléments d'architecture universels, qui, loin d'être seulement des moyens pour « agrémenter » une construction, définissent la relation fondamentale entre les deux univers (dedans et dehors) engendrés par l'acte de bâtir. Les espaces ainsi déterminés participent, à des degrés différents, à chacun de ces mondes, et caractérisent en grande partie, au-delà des styles architecturaux, la « manière d'habiter ».

Dans le cas de Bucarest, les excroissances, les entailles et les franges des bâtiments prolongent ou se superposent au deux types de zones de transparence décrites plus haut (d'ailleurs, il est souvent difficile de délimiter visuellement les catégories). Dans le cas de très fortes densités du bâti, on a essayé de compenser par leur profusion la perte des autres types de filtres.

C'est d'ailleurs la situation – type de beaucoup d'ensembles de l'après-guerre. Les unités de la période stalinienne, oscillant entre les enceintes classiques réinterprétées et l'urbanisme ouvert, poursuivent encore, à une autre échelle, cette logique des cours qui s'ouvrent vers l'espace des rues, directement ou par des portes et portiques monumentaux. On suggère ainsi des espaces semi-publics qui disparaissent complètement dans les opérations ultérieures. Dans une logique qui combine le caractère d'espace public des terrains, l'industrialisation lourde et la réduction des catégories des immeubles et des éléments de construction à quelques types, les zones intermédiaires des ensembles d'immeubles collectifs se voient réduites le plus souvent à quelques retraits des alignements, à un marquage des entrées, et à la présence des balcons et des loggias. Encore, dans les conditions d'existence d'un seul vrai commanditaire – l'état,

tous ces éléments sont plutôt dus aux efforts des architectes d'enrichir une structure spatiale rigide, et d'atténuer l'uniformité exaspérante des boulevards et des quartiers.

Evolutions identitaires dans la ville socialiste et la « ville de transition »

Les idéologies et les modèles qui ont transformé la ville de Bucarest pendant ces derniers 50 ans ont été discutés plus haut, ainsi que les avatars du rôle de la rue et de la définition des limites. En ce qui concerne la population de la ville, on a déjà commencé à étudier les stratégies de résistance face à un projet d'uniformisation et de contrôle absolu, ainsi que les mécanismes d'appropriation et d'individualisation d'un cadre imposé (les ensembles d'habitations collectives)⁴⁹. Les événements de décembre '89 ont déclenché la disparition d'une autorité omniprésente et en même temps l'explosion d'une vie urbaine qui semblait presque paralysée. Les transformations spontanées de l'espace furent ainsi accélérées et connurent une intensité et des formes qui n'étaient point imaginables dans la période antérieure.

Ainsi, dans les quartiers de logements collectifs de l'époque socialiste, les changements apportés par les locataires aux appartements conçus comme des unités identiques, cherchent à exprimer leur individualité à l'extérieur par les aménagements des balcons (du « jardin suspendu » à la pièce gagnée par la fermeture de l'espace par des vitrages), pratique étendue à l'immense majorité des immeubles de la ville. Les espaces de passage à caractère neutre des halls et des cages d'escalier, ont subi des transformations qui vont de la dégradation jusqu'à leur métamorphose dans des espaces de représentation et de contacts sociaux. Ce sont des aménagements (photographies, fleurs en pots, etc.) qui paraissent l'œuvre d'un effort commun, ou bien des extensions symboliques sur le palier de l'espace privé de l'appartement.

C'est le cas aussi des espaces extérieurs. Superposés à l'espace public total prévu dans le projet initial, des territoires à fonction particulière sont le signe de l'appropriation de l'espace, souvent dans des manières qu'on aurait pu croire disparues. Ainsi paraissent les « jardins au front des maisons », c'est-à-dire les espaces du voisinage immédiat des immeubles, clôturés, plantés et soigneusement entretenus. Souvent les

zones d'accès sont marquées et amplifiées par des pergolas couvertes de verdure et des haies, qui définissent ainsi des espaces individualisés.

Le commerce provisoire, avec ses étales et constructions métalliques, est devenu un des symboles les plus représentatifs de la période post-socialiste. N'obéissant à presque aucune autre règle que celle de la rentabilité, les échoppes agglutinées aux carrefours et s'étalant le long des trottoirs, semblent recréer (ou renforcer, dans la ville ancienne) spontanément les rues commerçantes traditionnelles.

Je crois qu'on peut parler dans ces deux cas, en dépit de l'image le plus souvent déplorable, d'une irrépressible vitalité, doublée d'une volonté à retrouver les réflexes d'une vie urbaine véritable. Pourtant, au-delà de l'affirmation des individualités, des inquiétudes peuvent surgir quant à la coagulation d'un véritable espace d'une communauté urbaine. Il est vrai qu'on ne pourrait concevoir l'espace public (dans le sens qui dépasse la définition strictement juridique) dans l'absence d'un espace privé fort. Mais les territoires privés ou appropriés de façon implicite ne semblent nullement s'articuler à l'espace de la ville et les sentiments d'identification et de responsabilité s'arrêtent à la limite de ces territoires. De là commence un terrain qui n'est à personne et qui est traité en conséquence. Les amas d'ordures décriés par tout le monde, mais devenus habituels, représentent un exemple dans ce sens. Si l'explosion de la consommation, le manque de moyens financiers et logistiques de la municipalité expliquent dans une certaine mesure cette situation, on ne peut que remarquer tout de même le voisinage immédiat fréquent de ceux-ci avec des cours, des jardins ou d'autres types de zones délimitées, bien entretenues et d'une propreté irréprochable.

Cette tendance de se replier dans son espace personnel et d'ignorer, voire de repousser l'environnement urbain, semble bien caractériser l'habitant actuel de Bucarest. Une des manifestations les plus évidentes est la perte progressive des qualités de transparence décrites plus haut. La fermeture des espaces intermédiaires comme les balcons et les loggias est tellement généralisée, que les raisons du chauffage précaire ou de l'espace « gagné », habituellement invoqués, ne paraissent guère suffisantes.

De même, les grillages et les parapets qui formaient les clôtures symboliques des cours dans la ville ancienne sont remplacés par des hautes murailles, ou reçoivent des doublures et rehaussements en tôle ou en briques. Ce genre de murailles rébarbatives semble d'ailleurs

caractériser la plupart des cours autour des nouvelles maisons, qui sont en plus démunies d'éléments architecturaux assurant une transition moins brutale entre l'intérieur et l'extérieur des bâtiments.

Même des constructions nouvelles ou réaménagées, dont les fonctions supposent normalement une image d'accessibilité et d'ouverture, s'efforcent d'obéir à cette règle d'isolation : des banques et même beaucoup des restaurants et des commerces gardent soigneusement un espace intérieur privilégié à l'abri du reste du monde, par le moyen des panneaux en verre-miroir qui descendent jusqu'au trottoir.

Cette logique des boîtes et des enceintes fermées et d'un espace dégradé et réduit à ses fonctions de circulation et de structuration des réseaux, tend paradoxalement à donner à la ville une image plus « orientale » que dans tout son histoire (dans un certain sens, évidemment). On peut craindre ou, au contraire, accepter avec fatalisme une perte progressive de toute une culture de l'intermédiaire et de l'ouverture. Mais, au-delà d'une forme urbaine qui « s'opacifie », c'est bien le rôle de la ville comme support d'une identité collective qui est mis en cause. Un amas d'opérations individuelles échappées à tout contrôle a pris la place du projet totalitaire global. Il semble qu'on est en train de refaire (à une autre échelle, et avec beaucoup moins de moyens) le type d'évolution qu'ont vécu les pays balkaniques restés de l'autre côté du rideau de fer. Qu'il s'agisse d'une population plus ancienne ou des émigrants de la campagne, la ville est « consommée » grâce aux avantages de toutes sortes qu'offre toute grande agglomération ; mais on a autant du mal à assumer les règles d'une communauté, que de se sentir concerné, s'il ne s'agit d'un intérêt direct et immédiat, par les changements que subit la ville. Un passé oublié ou jamais connu, une centralité difficile à cerner et bouleversée par les destructions et la cité glorieuse de Ceaușescu, un cadre urbain en si mauvais état, contribuent au divorce entre la ville et ses habitants.

Pourtant, quelques anciens réflexes semblent avoir survécu. En dehors de la renaissance de la rue comme espace actif, on remarque l'appétit pour la modernité architecturale. Il est vrai que pour le moment, elle se manifeste le plus souvent sous la forme d'une architecture commerciale (malheureusement implantée souvent en plein centre), et que les façades en verre réfléchissant n'ont pas grande chose en commun avec la transparence des immeubles modernes de l'avant-guerre. Il est vrai aussi que cette modernité s'arrête d'habitude aux commerces et aux espaces de bureaux, tandis que l'architecture « traditionnelle » des magazines

est celle largement préférée pour les habitations. D'autre part, cela semble ironique que les oeuvres de Ceaușescu suscitent maintenant une telle admiration, qu'on semble les prendre pour modèle esthétique, dans un rêve de grandeur et de richesse, et qu'elles sont perçues comme représentatives du génie du peuple, en oubliant pratiquement qui en fut le principal responsable.

Il pourrait ne s'agir, tout de même, que d'une manifestation incontournable de la transition entre un régime totalitaire et une société fondée sur des relations libres et contractuelles. On peut espérer, en relation avec un développement général, l'émergence d'une nouvelle identité de Bucarest. Dans quelle mesure les éléments décrits dans cette étude prendront part à la décantation de cette nouvelle identité, il reste à voir. Il reste aussi à voir si l'espace urbain, tel que nous le connaissons, jouera encore un rôle significatif dans cette nouvelle réalité culturelle.

NOTES

- 1 Il ne s'agit pas tout à fait d'une science, mais plutôt d'un ensemble de pratiques appartenant à des différents corps de métiers, pratiques qui, en fait, sont aussi anciennes que la ville. Mais l'urbanisme en tant que discipline autonome date du XIX^{ème} siècle. Si l'agencement des réseaux viaires, sanitaires, etc., appartient aux sciences exactes, il en va autrement des idées et des actions sur le reste du cadre de vie. Le mythe de l'objectivité et de la rationalité totale, de la capacité de prévoir et d'organiser scientifiquement tous les aspects de la forme et de la vie urbaine, a été depuis longtemps mis en question.
- 2 Pour le caractère utopique des théories urbanistiques du Mouvement moderne, voir l'ouvrage de référence de Françoise Choay, *L'Urbanisme. Utopies et réalités*, Editions du Seuil, Paris, 1968.
- 3 D'après certaines opinions, le terme devrait recouvrir l'intégralité de la structure urbaine, le cadre urbain comme les activités, et les relations entre tous ces éléments. Voir A. M. Sandu, *Structures urbaines*, cours universitaire, Université d'Architecture et d'Urbanisme de Bucarest, 1977, 1998.
- 4 M. Weber, *Die Stadt*, Tübingen, 1925.
- 5 Voir les textes essentiels des représentants de l'École de Chicago – L. Wirth, *Le phénomène urbain comme mode de vie*, et R. E. Park, *La communauté urbaine, un modèle spatial et un ordre moral*, dans *L'École de Chicago*, anthologie réalisée par Y. Grafmeyer et I. Joseph, Le Champ Urbain, Paris, 1979.
- 6 M. Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Gallimard, Paris, 1997.
- 7 Sur la relation homogénéité – particularité – caractère – identité – spécifique, voir les études de A. M. Sandu, « Diferențierea spațială și particularizarea spațiului urban » (*Arhitectura*, nr. 4 / 1975), « Din nou despre specific » (*Arhitectura*, nr. 4 / 1977).
- 8 P. Panerai, J. Castex, J.-C. Depaule, *Formes urbaines: De l'îlot à la barre*, Editions Parenthèses, Marseille, 1997.
- 9 Selon la définition très restrictive de Weber de l'urbain traditionnel, une communauté urbaine au vrai sens du mot, aurait du satisfaire, en dehors du caractère industriel et commercial prédominant, les conditions suivantes : les fortifications, le marché, un tribunal propre au moins partiel et des formes de droits propres, des formes d'association particulières, une autonomie au moins partielle et l'autocéphalie. Les villes orientales serait restées à un état analogue à celui des villes de l'Occident avant le développement communal. (voir la note 4). Selon ces critères, on pourrait conclure qu'il ne s'agisse même pas de vraies villes. Ce serait oublier que jusqu'à un certain moment, la civitas classique comme les communes médiévales n'ont représenté qu'une exception notable en rapport avec le reste du monde urbain.

- 10 S. Voiculescu, *L'organisation religieuse – Critère de structuration des établissements urbains roumains*, Bucarest, 1995.
- 11 L. Benevolo, *Histoire de la ville*, Editions Parenthèses, Marseille, 1983.
- 12 A. Yerolympos, *Urban Transformations in the Balkans (1820 - 1920). Aspects of Town Planning and the Remaking of Thessaloniki*, University Studio Press, Thessaloniki, Greece, 1996.
- 13 S. Bianco, *Architektur und Lebensform im islamischen Stadtwesen*, Verlag für Architektur Artemis Zürich, 1979.
- 14 Ce sont des traits très typiques pour les villes des anciennes Principautés roumaines. Mais on retrouve cette image dans la description d'Andrinople / Edirne, la deuxième ville de l'empire, due à E. Reclus, dans *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris, Librairie Hachette, 1876, apud A. Yerolympos (voir 11).
- 15 J'ai choisi cette traduction pour le mot « târg », qui à l'origine signifie foire ou marché (un des sens qui a été gardé jusqu'à présent).
- 16 Ibid. 10.
- 17 C. C. Giurescu, *Târguri sau orașe și cetăți moldovenesti din secolul al X-lea până la mijlocul secolului al XVI-lea*, Editura Enciclopedică, București, 1997 ; C. C. Giurescu, *Istoria Bucureștilor*, Editura Sport – Turism, București, 1997 ; E. Greceanu, *Ansamblul urban medieval Pitești*, Muzeul Național de Istorie, colecția Ansambluri arhitecturale istorice, București, 1982.
- 18 T. O. Gheorghiu, « Particularitățile apărării orașelor medievale românești extracarpatice. Elemente de dinamică a morfologiei urbane », *Historia urbana*, tome IV, 1996 / 1 – 2, Editura Academiei Române, București.
- 19 P. Pinon, « Trasformazioni urbane tra il XVIII e il XIX secolo » et M. M. Cerasi, « Città e architettura nel Settecento », dans la revue *Rassegna*, numéro consacré à la ville d'Istanbul, 1990.
- 20 M. Agulhon, F. Choay, M. Crubellier, Y. Lequin, M. Roncayolo, *La ville de l'âge industriel* (tome 4 de *l'Histoire de la France urbaine*, sous la direction de G. Duby), Editions du Seuil, Paris, 1983, 1998.
- 21 F. Choay, *Alegoria Patrimoniului*, Editura Simetria, București, 1998.
- 22 Pour les transformations du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, voir surtout l'ouvrage présenté dans les notes 11 et 14.
- 23 Voir, pour l'exemple roumain des nouvelles villes danubiennes, C. I. Sfințescu, *Urbanism în general și în România în special*, Tipografia Curții Regale F. Göbl fii S.A., București, 1931.
- 24 A. Yerolympos, notes 11, 14 et 24.
- 25 E. A. Gutkind (e. a.), *International History of City Development, vol. VIII. Urban Development in Eastern Europe: Bulgaria, Romania, and the U.S.S.R.*, The Free Press, New York, Collin – Macmillan Limited, London, 1972.
- 26 Pour les mécanismes de métropolisation et les représentations et l'attitude face à la ville, voir l'article de Stéphane Yerasimos, « Istanbul, métropole inconnue », dans *CEMOTI, Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, nr. 24 / 1997.

- 27 « ... qu'on ouvre parmi les faubourgs (mahalale) des voies larges et mises en ligne (...), montrant une vue belle et satisfaisante (...) et ainsi, après un écoulement de temps, la ville se verra déplacée dans ces faubourgs et le sort de Bucarest ressemblera au sort de toutes les villes d'Europe, où la cité qu'on dit vieille montre la vue la plus laide, tandis que la nouvelle cité montre une beauté tout particulière, un air utile, du contentement et de la santé pour ceux qui y vivent » (notre traduction, d'après *Le Règlement organique*, 1834, apud C. C. Giurescu, voir la note 5).
- 28 Voir l'ouvrage mentionné à la note 23.
- 29 E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, Editura științifică, București, 1972 ; L. Boia, *Istorie și mit în conștiința românească*, Humanitas, 1997.
- 30 Voir la note 22.
- 31 On a vu que c'est le cas de beaucoup d'opérations urbaines dans la zone culturelle dont fait partie Bucarest. D'ailleurs, à l'exception des ensembles projetés et construits d'un coup, tout développement urbain moderne planifié se fait par le jeu où entrent dans des proportions diverses un cadre préétabli et la réglementation de l'évolution ultérieure. Le grand projet haussmannien fut officiellement terminé dans les années '20, tandis qu'on poursuit encore le remplissage et l'extension de la grille barcelonnaise. Mais il s'agit d'opérations où l'introduction de l'armature de base se fit assez vite, comme la construction massive et unitaire dans la plus grande partie du territoire. La flexibilité et l'efficacité, encore aujourd'hui, de leur forme urbaine en assure l'évolution sans des changements structurels. Pour l'étude de la législation et ses conséquences sur l'évolution de la ville, voir N. Lascu, *Legislație și dezvoltare urbană. București 1831 – 1952* (thèse de doctorat, Institut d'Architecture « Ion Mincu » de Bucarest), 1997.
- 32 Par exemple, C. Sfințescu, dans *Pentru București. Noi studii urbanistice. Delimitări, Zonificare, Circulație, Estetică* (1932), étude dans l'esprit moderne et fondamentale pour la base scientifique de l'urbanisme roumain de l'entre-deux-guerres : « .. entre ces deux styles urbanistiques modernes extrémistes [il s'agit du 'style individualiste – la ville jardin' et le 'style collectiviste' – les théories de Le Corbusier, éventuellement combiné avec un capitalisme extrême] on peut trouver beaucoup de compromis qui puissent correspondre aux aspirations sociales locales et qui devraient former un style local urbanistique, donnant de la personnalité esthétique urbanistique à la ville dont nous nous occupons. »
- 33 M. Cârnelci, « O expoziție despre avangarda românească », dans le catalogue de l'exposition *București. Anii '20 - '30. Între avangardă și modernism*, Editura Simetria, 1994.
- 34 Ce qui suscita des critiques acerbes de la part des représentants inconditionnels de la pureté et de l'unité des formes modernes. Tel H. Creangă (dans *Anarhia stilurilor și arhitectura viitorului*, de l'ouvrage *Către o arhitectură a Bucureștilor*. Fragment réédité dans le catalogue de l'exposition *1892 – 1992. Centenar Horia Creangă*, București, 1992).

- 35 On n'entrera pas ici dans l'éternelle querelle sur « les formes sans fond ». Si il ne s'agirait que de mouvements de mode, on pourrait s'interroger encore sur la possibilité de reprendre des formes en toute indépendance de leur contenu (surtout quand il s'agit d'un phénomène de masse). Il faut d'ailleurs remarquer dans ce contexte, qu'on arrive à trouver à Bucarest quelques exemples assez amusants de ces maisons sans architectes, parées d'éléments typiques de l'imaginaire du Mouvement Moderne : fausses terrasses, fenêtres rondes du style paquebot, etc. Alors que c'est plus difficile de déceler de reprises semblables d'éléments du style officiel et élitiste parallèle néo-roumain, qui a pourtant comme base l'architecture traditionnelle.
- 36 Ce qui aide à comprendre la rejection viscérale actuelle de l'habitat collectif, dans son ensemble. Celui-ci, pourtant, représente un des éléments fondamentaux de l'urbanité moderne. Mais l'espace public total (l'espace privé étant réduit à celui de l'appartement), l'échelle gigantesque combinée à l'uniformité, la pauvreté matérielle et l'état actuel de ces quartiers expliquent ce phénomène. La part de l'utopie moderniste et celle des régimes socialistes n'est pas toujours facile à déceler.
- 37 A. Aman, *Architecture and Ideology in Eastern Europe during the Stalin Era. An Aspect of Cold War History*, the Architectural History Foundation, New York, the MIT Press, Cambridge, Massachussets, 1992.
- 38 P. Derer, *Locuirea urbană*, Editura Tehnică, București, 1985.
- 39 Voir A. Ioan, *Modern Architectural Discourse after the Death of Stalin*, New Europe College Yearbook, 1995 – 1996, Humanitas, București.
- 40 P. Panerai, J. Castex, J.-C. Depaule, *Formes urbaines : De l'ilot à la barre*, Editions Parenthèses, Marseille, 1997 (voir la note 8).
- 41 Voir V. Mihăilescu, V. Nicolau, M. Gheorghiu, *Le bloc 311. Résidence et sociabilité dans un immeuble d'appartements sociaux* à Bucarest, Ethnologie française, 1995 – 3, Armand Colin, Paris. Il s'agirait des relations, d'actions et de réactions des membres qui composent ces groupes, liées à un certain lieu. L'unité sociale urbaine étudiée dans ce contexte est justement le « bloc ».
- 42 Voir l'ouvrage cité à 10.
- 43 I. Nicolau, I. Popescu, *O stradă oarecare din București*, Editura Nemira, 1998.
- 44 C. Rowe, R. Slutzky, *Transparence réelle et virtuelle* (nouvelle édition avec des commentaires de B. Hoesli), Les Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1992.
- 45 G. Kepes, *The Language of Vision*, Paul Theobald, Chicago, 1944 (op. cit. 47)
- 46 Ce n'est évidemment pas une règle absolue (sauf dans les fantasmes de certains défenseurs ardents du retour à une ville traditionnelle idéale et figée, qui n'a jamais existé. Même en laissant de côté la ville – jardin, et en ne parlant pas de l'immeuble moderniste de logements librement posé sur le terrain, il reste que le pavillon isolé est le deuxième modèle fondamental

d'habitation de l'époque moderne. Mais il s'agit dans ces cas plutôt des modes d'habiter en banlieue, ou en tout cas dans les zones moins centrales et moins denses des villes.

⁴⁷ Voir 11.

⁴⁸ Sans entrer dans le détail, on peut donner l'exemple des rebords très avancés des fenêtres dans les maisons de l'entre-guerres. Il se poursuivent d'habitude sur presque toute la longueur de la façade, soulignant l'image de fenêtre en bande, si symbolique de la modernité, et unifiant les espaces intérieurs et ceux des balcons, autorisant ainsi des lectures multiples des mêmes éléments.

⁴⁹ Voir l'ouvrage cité à 44.

BIBLIOGRAPHIE

- M. Agulhon, F. Choay, M. Crubellier, Y. Lequin, M. Roncayolo, *La ville de l'âge industriel* (tome 4 de *l'Histoire de la France urbaine*, sous la direction de G. Duby), Editions du Seuil, Paris, 1983, 1998
- A. Ȃman, *Architecture and Ideology in Eastern Europe during the Stalin Era: An Aspect of Cold War History*, The Architectural History Foundation, New York, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 1992
- L. Benevolo, *Histoire de la ville*, Editions Parenthèses, Marseille, 1983
- S. Bianco, *Architektur und Lebensformen im islamischen Stadtwesen*, Verlag für Architektur Artemis Zürich, 1979
- L. Boia, *Istorie și mit în conștiința românească*, Humanitas, 1997
- G. M. Cantacuzino, *Isvoare și popasuri*, Editura Meridiane, 1977
- G. M. Cantacuzino, O. Doicescu, *Orașe și sate românești*, Simetria, V / 1943, București
- M. Cârnelci, *O expoziție despre avangarda românească*, în catalogul expoziției "București, anii 1920 – 1940: între avangardă și modernism", Editura Simetria, București, 1994
- M. M. Cerasi, « Citta e architettura nel Settecento », *Rassegna*, numéro consacré à la ville d'Istanbul, 1990
- F. Choay, *Alegoria Patrimoniului*, Editura Simetria, București, 1998
- F. Choay, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'Architecture et de l'Urbanisme*, Editions du Seuil, Paris, 1980
- F. Choay, *L'Urbanisme. Utopies et réalités. Une anthologie*, Editions du Seuil, Paris, 1965
- H. Creangă, « Anarhia stilurilor și arhitectura viitorului », dans *Către o arhitectură a Bucureștilor*, București, 1935, republiée dans le catalogue de l'exposition *Centenar Horia Creangă*, 1992
- G. Curinschi – Vorona (coordonator), D. Cristea, Ș. Popescu – Criveanu, A. M. Sandu, S. Voiculescu, M. Dordea, A. Moiescu, M. Nicolescu (autori), « Studiul de delimitare al zonei istorice a orașului București », *Arhitectura*, nr. 6 / 1977
- P. Derer, *Locuirea urbană*, Editura Tehnică, București, 1985
- V. E. Drăgan, *Evoluția ȃesutului urban în zona Lipscani*, Historia Urbana, Editura Academiei Române, Tomul IV, 1996 / 1 – 2
- H. Georgescu, *București, oraș nou?* Simetria, V / 1943, București
- T. O. Gheorghiu, *Particularitățile apărării orașelor medievale românești extracarpatice. Elemente de dinamică a morfologiei urbane*, Historia Urbana, Editura Academiei Române, Tomul IV, 1996 / 1 – 2
- R. M. Gherghel, « Structura și organizarea zonelor rezidențiale », *Arhitectura*, nr. 1 / 1971
- M. Girouard, *Cities and People. A Social and Architectural History*, Yale University Press, New Haven, London, 1985
- C. C. Giurescu, *Istoria Bucureștilor*, Editura Sport – Turism, București, 1979

- C. C. Giurescu, *Tîrguri sau orașe și cetăți moldovenești din secolul al X-lea până la mijlocul secolului al XVI-lea*, Editura Enciclopedică, București, 1997
- E. Greceanu, *Ansamblul urban medieval Pitești*, Muzeul Național de Istorie, colecția Ansambluri arhitecturale istorice, București, 1982
- E. Greceanu, « La structure urbaine médiévale de la ville de Roman », *Revue Roumaine d'Histoire*, București, 1976
- E. A. Gutkind (e. a.), *International History of City Development, vol. VIII. Urban Development in Eastern Europe: Bulgaria, Romania, and the U.S.S.R.*, The Free Press, New York, Collier – Macmillan Limited, London, 1972
- D. Harhoiu, *București, un oraș între Orient și Occident*, Editura Simetria, București, 1997
- C. Hoinărescu, *Locuința sătească din România*, Institutul de Proiectare Prahova, 1989
- A. Ioan, *Modern Architectural Discourse after the Death of Stalin*, New Europe College Yearbook, 1995 – 1996, Humanitas, București, 1999
- A. Ioan, « No trespassing! (locuirea ca arhipeleag) », dans *Insula. Despre izolare și limite în spațiul imaginar (colocviu interdisciplinar)*, Colegiul Noua Europă, București, 1999
- G. Ionescu, *Arhitectura pe teritoriul României de-a lungul veacurilor*, Editura Academiei R. S. R., București, 1982
- D. Kuban, *From Byzantium to Istanbul. The Growth of a City*, Istanbul, Economic and Social History Foundation of Turkey, Publications Department, Istanbul, 1996
- N. Lascu, *Legislație și dezvoltare urbană. București 1831 – 1952*, teză de doctorat la Institutul de Arhitectură "Ion Mincu", București, 1997
- Le Corbusier, *Voyage en Orient*, Editions Parenthèses, Marseille, 1987
- E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, Editura Științifică, București, 1972
- P. Merlin (édité par), *Morphologie urbaine et parcellaire*, (éditeurs associés: E. d'Alfonso et F/Choay), PUV, Saint-Denis, 1998
- V. Mihăilescu, V. Nicolau, M. Gheorghiu, « Le bloc 311. Résidence et sociabilité dans un immeuble d'appartements sociaux à Bucarest », *Ethnologie française*, 1995 – 3, Armand Colin, Paris
- P. Morand, *Bucarest*, Plon, Paris, 1990
- I. Nicolau, I. Popescu, *O stradă oarecare din București*, Nemira, București, 1999
- C. Nicolescu, *Case, conace și palate vechi românești*, Editura Meridiane, 1979
- P. Panerai, J. Castex, J.-C. Depaule, *Formes urbaines: De l'îlot à la barre*, Editions Parenthèses, Marseille, 1997
- P. Panerai, J.-C. Depaule, M. Demorgeon, *Analyse urbaine*, Editions Parenthèses, Collections Eupalinos, Marseille, 1999
- T. Paquot, « Transparence et architecture », dans *Transparences, Etudes rassemblés et présentés par P. Dubus*, Les Editions de la Passion, Paris, 1999
- R. E. Park, « La communauté urbaine, un modèle spatial et un ordre moral », dans *L'Ecole de Chicago*, anthologie réalisée par Y. Grafmeyer et I. Joseph, Le Champ Urbain, Paris, 1979.

- A. Petruccioli, *Dar-al-Islam*, Mardaga, Liège, 1990
- P. Pinon, « Transformazioni urbane tra il XVIII e il XIX secolo », *Rassegna*, numéro consacré à la ville d'Istanbul, 1990
- M. Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Gallimard, Paris, 1997
- M. Roncayolo, T. Paquot (sous la direction de), *Villes et civilisation urbaine, XVIII – XX siècle*, Larousse, collection Textes Essentiels, 1990
- C. Rowe, Fred Koetter, *Collage City*, Supplémentaires, Editions du Centre Pompidou, Paris, 1993
- B. Rowe, R. Slutzky, *Transparence réelle et virtuelle* (avec un commentaire de B. Hoesli), Les Editions du Demi-Cercle, Paris, 1992
- A.M. Sandu, « Unele implicații ale determinării specificului cultural în aprecierea fenomenului de arhitectură și urbanism », *Arhitectura*, nr. 4 / 1976
- A.M. Sandu, « Diferențierea spațială și particularizarea spațiului urban », *Arhitectura*, nr. 4 / 1975)
- A. M. Sandu, « Din nou despre specific », *Arhitectura*, nr. 4 / 1977
- A.M. Sandu, « Un program pentru o metropolă », *Arhitext Design*, 1 / 2000
- A. M. Sandu, *Structuri urbane*, curs universitar, I.A.I.M., 1977, 1998
- C. I. Sfințescu, *Pentru București. Noi studii urbanistice. Delimitare, Zonificare, Circulație, Estetică*, 1932
- C. I. Sfințescu, *Urbanism în general și în România în special*, Tipografia Curții Regale, F. Göbl Fii SA, București, 1931.
- S. Voiculescu, « Organizarea religioasă – criteriu de structurare a așezărilor urbane românești », dans l'étude *Rolul cartierului ca unitate constitutivă a structurii urbane, implicații în programele de restructurare și dezvoltare* (beneficiar: Urbanproiect), București, 1995
- M. Weber, *Die Stadt*, Tübingen, 1925
- L. Wirth, « Le phénomène urbain comme mode de vie », dans *L'Ecole de Chicago*, anthologie réalisée par Y. Grafmeyer et I. Joseph, Le Champ Urbain, Paris, 1979
- S. Yerasimos, « Istanbul ottomana », *Rassegna*, numéro consacré à la ville d'Istanbul, 1990.
- S. Yerasimos, « Istanbul, metropole inconnue », *CEMOTI, Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, nr. 24 / 1997
- A. Yerolympos, *Urban Transformations in the Balkans (1820 – 1920). Aspects of Balkan Town Planning and the Remaking of Thessaloniki*, University Studio Press, Thessaloniki, 1996
- ** *Caietul concursului București 2000*, București, 1995
- ** *Risiko Stadt? Perspektiven der Urbanität*, Deutscher Architektentag, Hamburg, 1994, Junius Verlag, Hamburg, 1995
- ** *Urbanismul în România*, Editura Tehnică, București, 1977
- ** *De la polis aux politiques urbaines. Renaissance et mutations de la ville grecque contemporaine*, collections *Villes en Parallèle*, éditée par le Laboratoire de Géographie Urbaine, Université de Paris X – Nanterre, n° 9, février 1986



Les villes superposées. Image de la zone centrale de Bucarest (auteur : Köllö Miklós)



Une rue à Bucarest, en 1841 (Gravure sur bois d'après Ch. Doussault, *Arhivele Bucureștilor*, Nr. 1, 1938)



Bucarest, Boulevard Regina Elisabeta. Une perçai de type haussmannien du XIX^{ème} siècle, faisant partie de l'axe Est-Ouest, avec des bâtiments « à la française » ; toutefois, aucune maison n'est pareille à une autre, les hauteurs correspondant aux différents règlements. La rue reste aujourd'hui encore l'espace urbain principal. (Auteur : Ștefan Ghenciulescu)



Rue Romulus. Maisons-wagon des années 1900, au fond une église du XVIII^{ème} siècle ; une transparence créée par l'implantation en profondeur, l'ouverture des cours vers la rue et la profusion des espaces et des éléments – tampon entre l'intérieur et l'extérieur des maisons.
(Auteur : Ștefan Ghenciulescu)





1999 : Images devant et derrière un boulevard des années '80. Les rangées d'immeubles d'appartements cachant un tissu urbain amputé (l'urbanisme totalitaire), le verre-miroir du repli vers l'intérieur, les espaces personnels fermés et l'espace de personne. (Auteur : Ștefan Ghenciulescu)